

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



L'âne d'or d'Apulée par Adée (1920)

N°72 - Juin 2013

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Editorial

Jeanine de la Hogue 4

Ecrivain public

Hommage à Madeleine Ibazizen

Jeanine de la Hogue 6

Biographie

Gelase 1^{er} le pape kabyle

Odette Goinard 7

Biographie

Renée ANTOINE

Odette Goinard 10

Poésie

Adieu Alger

Claudine Perier 17

Les Chemins de mémoire

« Les Négros ! »

Alain Amato 19

Ecrivain public

Apulée, auteur de l'Ane d'Or et à son tour, héros romanesque du docteur Charles Nicolle, Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis

Annie Krieger-Krynicky 28

Cavalcades et fantasias de Bône à Tunis - La chevauchée sentimentale de Lucie Delarue- Mardrus à travers la Kroumirie

Annie Krieger-Krynicky 37

De la Kroumirie au Djerid - Récit de voyage en Tunisie

Docteur Louis Carton 48

Poésie

Vers nostalgiques et humoristiques

Ferdinand Huard

51

Biographie

Une héroïne de Victor Hugo, Pauline Roland, déportée en Algérie

Annie Krieger-Krynicky

57

Tanger comme en écho

Guy Dugas

67

Les chemins de mémoire

La famille Hernandez

Geneviève Bailac

72

Les chemins de mémoire

L'Afrique et les chrétiens

Stéphane Gsell

78

Repères bibliographiques

82

Mémoire d'Afrique du Nord

Réalisation : Jean-Claude Krynicky et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris



Editorial

Jeanine de la Hogue

Aller à la rencontre des textes, c'est aujourd'hui encore ce que nous vous proposons pour ce numéro. Vous retrouverez ou vous découvrirez un survol de l'Afrique chrétienne, le petit peuple de Bab el Oued, un aspect de Tanger, ville étonnante et deux femmes, Pauline Roland et Lucie Delarue-Mardrus, deux destins qui ont marqué leur époque.

Cette rencontre avec les textes, c'est une façon de retrouver une mémoire réfléchie qui vient en aide à la mémoire spontanée, «traître comme un voyage au bout de la nuit ». Et là nous aimerions redire ce que nous avons suggéré déjà : nous serions heureux de faire revivre vos souvenirs sous la forme de photos, de reproductions de vos tableaux (ceux qui vous appartiennent), de dessins. Bien entendu il serait souhaitable que nous sachions à l'avance ce que vous nous proposez pour ne pas faire double emploi surtout ! Nous pourrions alors illustrer des articles de la revue ou, si le choix est plus grand, réserver quelques pages pour cette mémoire retrouvée. Une mémoire qui ne serait plus un imaginaire passé mais une réalité concrète, toute prête à informer d'une vie bien réelle. Nous avons reçu ces jours-ci, un livre qui relate avec précision les transports en Algérie. Ce fut un réel plaisir de se remémorer tout ce si vivant trafic. Nous ne voulons pas remuer une vaine nostalgie mais écrire ce qui fut la vraie vie «avec ses petits matins clairs du bonheur, la vie qui va tous les jours la même et toujours renouvelée, comme la mer qui venait battre les rochers, avec cette mémoire à double face des soleils noirs» et des rayons brûlants du bonheur. C'est une idée que nous vous lançons et j'espère qu'elle vous plaira. Elle nous permettra de contribuer à construire cette revue qui fêtera l'an prochain ses vingt ans. Le premier numéro a paru en octobre 1994 et les

sujets abordés depuis ce jour sont loin d'être épuisés et, même nous semble t-il, sont-ils inépuisables. Tous ces textes qui attendent d'être lus, tous ces gens que nous voulons faire connaître ou retrouver, toutes ces vies qui vont renaître ...

La tâche est loin d'être accomplie, elle n'est pas facile non plus mais c'est toujours avec la même ardeur et la même joie que trimestre après trimestre nous nous y employons. Les encouragements que nous recevons nous touchent et nous prouvent que nous sommes dans la bonne voie.

Je ne voudrai cependant pas terminer ce petit mot sans vous rappeler que nous serions heureux de vous voir vous joindre à cet effort par une petite participation de dix euros par an, destinés à la fabrication de notre revue. En attendant ce geste, au seuil d'un été que nous vous souhaitons agréable et enrichissant, nous vous adressons nos très bons vœux de lecture.

Jeanine de la Hogue



Hommage à Madeleine Ibazizen

Jeanine de la Hogue

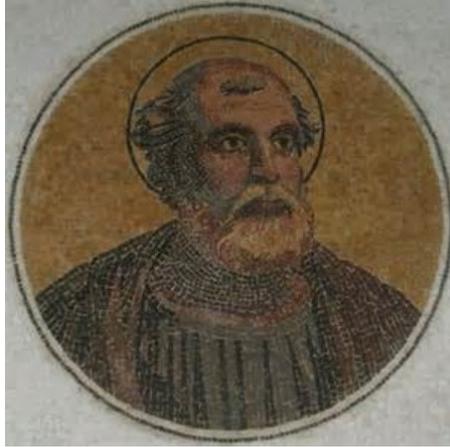
Nous avons appris avec beaucoup de peine la disparition de Madeleine Ibazizen, une femme extraordinaire qui vient de nous quitter à cent-dix ans, ayant gardé tout son esprit, sa générosité et sa chaleur humaine. Durant toutes ces années, depuis le départ d'Algérie, elle n'a pas cessé de nous manifester son amitié et nous parlerons plus longuement d'elle dans notre prochain numéro mais nous ne voulions pas tarder à lui rendre un hommage que méritent son intelligence exceptionnelle, sa bonté et l'attention qu'elle portait aux autres.

Adieu, très chère amie et merci de nous avoir donné votre amitié.



Gelase 1^{er} le pape kabyle

Odette Goinard



Gélase 1^{er} (? - 496)

Gélase, berbère, de la tribu des Djelass, est né en Kabylie. Il a été l'un des trois papes africains de l'histoire.

Après une brillante carrière de clerc à Rome, puis conseiller du pape Félix III, il lui succéda le 1er mars 492 et devint ainsi le quarante-huitième successeur de saint Pierre sous le nom de Gélase 1^{er}. Ses quatre années et demie de pontificat furent extrêmement riches. Ses qualités de théologien et d'écrivain furent particulièrement remarquables. On a pu le rapprocher de Tertullien dont il avait le goût de la controverse, la verve et la vigueur.

Du point de vue politique et religieux les temps sont difficiles. Avec un zèle infatigable, il tient tête aux hérétiques, aux schismatiques (Acace). Il s'oppose à Anastase, empereur de Byzance, adepte du monophysisme¹. Face aux patriarches d'Orient, il défend la prééminence du Saint Siègre en rappelant la primauté romaine sur tous les sièges épiscopaux. Il affirme la primauté du spirituel sur le temporel. C'est ainsi que, dans une lettre à Anastase, il écrit : « il y a, auguste empereur, deux points principaux pour régir le monde : l'autorité sainte des pontifes et la puissance royale. Des deux, celle des prêtres est d'autant plus importante qu'ils doivent dans le jugement divin, rendre compte au Seigneur des rois eux-mêmes ».

Travailleur acharné, il tient deux synodes (495 et 496). Il écrit des livres et de nombreuses lettres dont certaines nous sont parvenues. Vingt-neuf d'entre elles ont été découvertes dans un manuscrit du British Museum à Londres et publiées en 1885 à Leipzig. Il enseigne et veille sur la discipline ecclésiastique.

Gélase a lutté contre la persistance de certaines fêtes païennes et notamment les lupercales. Pour les remplacer, il créa au 2 février la Chandeleur ou fête de la Présentation du Seigneur au Temple. On raconte qu'il aurait fait distribuer des crêpes à la foule venue à sa rencontre lors d'une visite pastorale, ce qui serait à l'origine de notre gourmande tradition.

Il est décédé le 19 novembre 496 dans la plus grande pauvreté. Il a laissé le modèle d'un pape savant, zélé et pieux.

1 Doctrine apparue au V^{ème} siècle dans l'empire Byzantin selon laquelle le Christ n'a que la nature divine, celle-ci ayant absorbé la nature humaine. Cette doctrine a été condamnée au Concile de Chalcédoine en 451 qui a affirmé que Jésus-Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme.

Bien que n'ayant pas fait l'objet d'une canonisation, il est fêté comme saint le 21 novembre.

Bibliographie: Abbé Vincent Serralda et André Huard : *le Berbère, lumière de l'Occident*. Editions latines 1990 p. 124-126.



Renée ANTOINE

Odette Goinard



Renée Antoine (l'Hillil 1896 - Aix-en-Provence 1988) au milieu de la promotion 1922 de l'internat des hôpitaux d'Alger

Animée d'une ardeur missionnaire, Renée Antoine, « la toubiba aux mains de lumière » a su allier sa grande maîtrise de la chirurgie oculaire et sa parfaite connaissance de la langue arabe pour secourir les populations les plus démunies jusqu'aux confins de l'Algérie.

Renée Antoine est née le 26 juin 1896 à l'Hillil, petit centre de colonisation de la vallée du Chélif où son père, conducteur des Ponts et Chaussées, travaillait à l'aménagement d'un

réseau d'irrigation. Ses grands-parents, de familles modestes, étaient originaires de Franche-Comté, de Bretagne et de Lorraine.

La jeune Renée a vécu jusqu'en 1904 à Mostaganem. Elle y contracta une tuberculose articulaire qui, s'étant localisée dans le genou, lui laissa une boiterie qu'elle réussit à maîtriser tout au long de sa vie.

Au printemps 1904, la famille s'installe à Inkermann, important centre de colonisation. Renée se rend à l'école communale à dos de bourricot, conduit par le chaouch de son père, plein d'attention pour la fille du patron. A l'âge de dix ans, elle est inscrite en 6^è au collège de jeunes filles d'Oran. Elle opte pour l'arabe comme première langue vivante qu'elle arrivera à maîtriser parfaitement. Reçue au baccalauréat en 1916 avec la mention bien, elle s'oriente vers la carrière médicale malgré les réticences de son père. Elle avait eu très tôt le désir de soigner les Arabes dans le bled algérien. Elle s'installe à Alger avec sa mère pour préparer le certificat de sciences physiques, cliniques et naturelles (PCN) où elle est reçue major de sa promotion. Cependant, son entrée à la Faculté de médecine est différée, son père appelé sous les drapeaux ayant estimé que Renée devait consacrer son temps à sa mère, de santé fragile. De retour à la vie civile, il se laisse cependant fléchir.

Renée accomplira un parcours hospitalier et universitaire sans faute, affrontant successivement le concours de l'externat (1920), puis de l'internat (1922). Elle exercera presque constamment ses fonctions hospitalières dans le service du professeur Cange, grande figure du corps hospitalier d'Alger et célèbre pour son caractère emporté, mais aussi son grand dévouement pour les malades. Elle assure la direction du service ophtalmologique durant quatre ans. Le 23 juin 1924 elle

soutient sa thèse de doctorat. Un an plus tard elle ouvre à Alger un cabinet de spécialité de maladie des yeux, rue de Mulhouse.

En 1939, elle est chargée d'assurer dans le département d'Alger l'intérim de confrères mobilisés. C'est ainsi qu'elle s'efforce de lutter contre les fléaux oculaires dans les secteurs de Tizi-Ouzou, Miliana, Médéa et dans la banlieue d'Alger.

En 1942, elle est appelée par Gaston Averseng, maire d'El-Affroun, qui avait créé un centre social de grande envergure, dont un hôpital-dispensaire géré par un médecin et une communauté de sœurs blanches. Elle s'y rendra deux week-ends par mois pour soigner les maux oculaires. C'est ainsi qu'elle fait, à sa grande joie, ses premières armes d'ophtalmie rurale.

Parallèlement à ses nombreuses activités, elle avait découvert en 1934 le Sahara, par un hasard qu'elle qualifiera plus tard de providentiel. En effet, appelée au M'zab par un commerçant fortuné pour se rendre au chevet de sa mère affligée d'un trachome depuis l'enfance, elle avait effectué un voyage de 650 km à travers les pistes et opéré la malade avec succès. Cette approche du grand Sud algérien fut pour elle une révélation. Le spectacle navrant de ces aveugles, de ces enfants aux yeux envahis de mouches et de pus, de ces femmes recluses qui, faute de soins, sombrent dans la nuit, lui est intolérable. Elle ne peut rester impassible devant une telle misère. Alors germera dans son esprit l'idée qu'il faut soulager ces pauvres gens.

Ses projets ayant été différés par la guerre, ce n'est que dix ans plus tard, en 1944, que survient un deuxième épisode l'appelant de nouveau dans le Sud. Cette fois c'est pour venir en aide à l'infirmerie de Laghouat, tenue par la communauté des Sœurs blanches, complètement débordée par l'afflux des

patients atteints d'affections oculaires. Cette mission officieuse se déroulera de façon très satisfaisante.

En 1946, elle est envoyée, cette fois en mission officielle, dans les territoires du Sud pour combattre une grave épidémie d'ophtalmie. Assistée du docteur Legroux, elle se rend à bord d'un avion militaire, d'abord à Ghardaïa, puis à Laghouat. Les deux oculistes donneront plus de 400 consultations et procéderont à 74 interventions chirurgicales.

C'est ainsi qu'est créée officiellement la mission ophtalmologiste saharienne dont le mérite revient essentiellement à Renée Antoine qui, à force de volonté, a su faire tomber les obstacles qui se dressaient sur sa route. Avec le soutien du gouverneur général de l'Algérie, le projet établi par les docteurs Antoine et Legroux se réalise. Sont mis à leur disposition deux camions, l'un équipé d'une salle de consultation, l'autre d'une salle d'opération. Ces véhicules entrent pour la première fois en fonction le 26 décembre 1948 à Tadjmount. C'est le début de l'aventure saharienne par celle que l'on a pu surnommer « la nomade de la charité ». Sa connaissance de la langue arabe lui facilitera le contact auprès des malades.

Assistée par une équipe de médecins et d'infirmiers, la « toubiba », dont la réputation ne cesse de grandir, accomplira quarante deux missions dans le grand Sud, jusqu'au Fezzan. Elle quittait sa clientèle privée deux ou trois fois par an pour se consacrer plusieurs semaines à ces malheureuses populations frappées par le trachome et autres lésions oculaires. Elle sera le spécialiste itinérant, conseillant les médecins militaires, leur enseignant les méthodes opératoires d'urgence, formant les infirmiers auxiliaires, propageant les notions d'hygiène et de prophylaxie dans les écoles publiques ou coraniques. Comme tout chef d'école, elle assistait à des congrès nationaux ou

internationaux, où ses communications de haute tenue étaient appréciées des plus hautes personnalités du monde médical.

Le 5 mai 1962 sonne le glas de cette épopée saharienne. Après avoir visité Tindouf, Reggane et Tamanrasset, Renée Antoine rentre à Alger. C'est sa dernière mission. Elle vit la tragédie algérienne, et malgré son désir de poursuivre son œuvre, elle doit comme tant d'autres, prendre le chemin de l'exil. Elle s'installe alors à Aix-en-Provence où elle exercera son art durant neuf ans à Beauregard, toujours avec la même rigueur professionnelle, mais aux prises avec de grandes difficultés. Elle cesse toute activité médicale en 1972, restant en relation avec de nombreux collègues du corps médical algérien.

Atteinte dans sa santé, elle termine sa vie dans la maison de retraite Paul Cézanne. D'une grande piété, elle remet son âme à Dieu le 21 mars 1988.

Revêtue du burnous qu'elle portait au Sahara, on remet sur sa poitrine la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur.

D'après l'ouvrage du Dr Raymond Féry

Rapports et travaux de Renée Antoine :

- *Contribution à l'étude du sac lacrymal et de sa loge fibreuse.* Thèse de doctorat en médecine de Renée Antoine. Alger 1924.
- *Caractéristique de la pathologie oculaire au Fezzan.* Travaux de l'Institut de Recherches sahariennes. Tome V. 1948, p.121. En collaboration avec R. Legroux.
- *Rapport relatif à la 8^è mission ophtalmologique saharienne* (extraits du journal de route) 14 pages dactylographiées 1949.

- *Rapport sur la 11ème mission ophtalmologique saharienne*. 16 pages dactylographiées 1950.
- *La mission ophtalmologique saharienne (historique)*. 22 pages dactylographiées.
- *Bilan de la mission ophtalmologique saharienne : 15 ans d'assistance ophtalmologique itinérante* in *Bulletin de liaison saharienne* n° 33, mars 1959, p. 58.
- *Conférence aux journées sahariennes de l'UNESCO*, Paris 11 août 1959.
- *Abrégé de pathologie oculaire saharienne* in *Le concours médical* 3 décembre 1960, p. 5649-5660.
- *La genèse de la mission ophtalmologique saharienne* in *Supplément de l'Antenne médicale* n° 2 juin 1974.
- *La 42ème mission ophtalmologique saharienne - la dernière -* in *Supplément de l'Antenne médicale* n° 8 mars-avril 1976 et n° 9 mai-juin 1976.

Bibliographie

- *Témoignage pour les yeux en Algérie* in *l'Algérie française* de Philippe Héduy, Paris, 1980.
- *18 ans d'assistance ophtalmologique itinérante au Sahara* in *Journal français d'ophtalmologie* 1980 vol. 3 n° 8-9, p. 513-521.
- *Les yeux ouverts* in *l'Algérieniste* n° 11, 15 septembre 1980, p. 30.
- *Renée Antoine, T'biba el âïnin* in *l'Algérieniste* n° 42, juin 1988, p. 88. Pierre Goinard.
- *La toubiba el âïnine le docteur Renée Antoine* in *les dossiers de la mémoire* Edit. n°3 CDHA, juillet 1988. Georges Hirtz.

- *Toubiba el âïnine, Renée Antoine*, in *Le saharien* n° 95, déc. 1985 et n° 98 3ème trimestre 1986. Gilles Huberty.

- *Le Docteur Renée Antoine, missionnaire de l'ophtalmologie au Sahara*, par le Docteur Raymond Féry. Editions de l'Athlantrope, 1989.

Adieu Alger

Claudine Perier

Alger, 13 juillet 1962

Adieu, ville que j'aime entre toutes les villes,
Témoin de ma jeunesse et des bonheurs perdus,
Alger où j'ai grandi, rêvé sur quelque idylle,
Et bien souvent pleuré en ces jours éperdus.

Je garderai toujours gravé dans ma mémoire
Le souvenir intact de tes riants coteaux,
De ta baie admirable aux doux reflets de moire,
Scintillante au couchant comme un très pur joyau.

J'ai voulu aujourd'hui faire un pèlerinage,
Parcourir ma cité pour la dernière fois.
J'ai arpenté ses rues aux noms dignes d'hommage
Bugeaud, Isly, Péguy, Saint-Saëns et Delacroix.

Puis, j'ai conduit mes pas vers ces lieux historiques
Où se joua deux fois le sort de mon pays.
Ils ne résonnent plus de clameurs frénétiques,
Le forum est désert, pourquoi a-t-il failli ?

Du monument aux morts, l'accès est impossible,
Les gardes basanés, tout prêts à nous bannir,

Opposent leur fusil au passant irascible
Qui malgré l'interdit voudrait se recueillir.

Que vas-tu devenir, ô belle capitale,
Livrée ainsi contre toute raison?
Militaires et civils, joignant leur foi égale
Ont essayé en vain d'infléchir les félons.

Aux vaillants défenseurs de ce fleuron de France,
Ce soir va ma pensée au fond de leur prison,
A ces preux doit aller notre reconnaissance
Pour avoir hardiment dit « non » à l'abandon.

De l'un d'entre eux surtout le tourment me désole
Il n'était point promis à ce triste destin,
Pour la plus noble cause, il donna sa parole
Lourd sera son fardeau tout au long du chemin.

Demain je partirai vers un autre rivage,
Ici, reste mon cœur où reposent les miens
Sur cette terre ardente, école du courage,
Dont on dira un jour : « il ne subsiste rien ! »

Qui aurait pu prévoir qu'un matin de juillet
Pris dans le tourbillon du grand vent de l'histoire,
Nous devrions quitter nos terres et nos foyers,
Ayant cru jusqu'au bout aux promesses illusoires ?



« **Les Négros !** »

Alain Amato

Bon, on y va. D'abord pour cet article, il me faut une bande son. Des percussions : Deux tambours, une grosse caisse et une paire de crotales. Non !

Pas des serpents ! Mais ces castagnettes géantes en fer blanc que les nord-africains appellent karkabou. Alors, les percussionnistes, pour la cadence, vous allez faire du 1 2 3 - 1 2 3 - 1 2 3 - 4 5 6 et vous répétez en boucle. Sur le 4 5 6 la grosse caisse fait un forte. Et vous tenez ce rythme pendant 10 pages, sans interruption. Oh ! Les intermittents du spectacle, je vous entends soupirer.

Vous n'allez pas me faire le coup du syndrome du batteur du Boléro de Ravel, non mais ! Lui, il est seul et il en a pour dix-sept minutes. Pas vous. Alors, on commence et en boucle.

Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Boum-Boum-Boum

Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Boum-Boum-Boum

Voilà pour la bande son. Pour le texte, je pianote sur mon clavier azerty.

À Constantine, au mois de septembre, dans le vieux quartier où j'habitais, situé entre la rue de France et la place des Galettes, il y avait un moment exceptionnel où, bien que l'on fût en pleine moitié du XX^{ème} siècle, pendant une matinée, nous basculions dans une autre dimension temporelle par l'intrusion d'une antique sarabande qui arrivait de la nuit des Temps. D'abord, un tapage lointain parvenait par intermittence. Quelques bribes de tam-tam mêlées aux bruits ambiants. Puis

peu à peu, cela se rapprochait en un lent crescendo. Et nous, les enfants du quartier, dès que nous avions capté ce charivari qui approchait, nous commençons à nous exciter et à hurler : « Les négros ! Les négros ! Ils arrivent ! » Nos exclamations s'additionnaient alors au tumulte grandissant qui envahissait le quartier. Par frousse, les plus petits d'entre-nous retournaient chez eux se réfugier dare-dare dans les jupes de leurs mères. Les négros, c'était impressionnant ! Nous, les plus grands, nous restions sur place pour les voir défiler dans notre rue. Nous aurions bien aimé partir à leur rencontre. Mais c'était inutile car ils attiraient une foule tellement considérable que nous aurions été noyés dans la masse, tant il était difficile de se faufiler pour les approcher.

Au bout d'un long moment d'attente, où seul le bruit des tam-tams nous parvenait, de plus en plus proche, de plus en plus étourdissant, le groupe de batteurs apparaissait enfin en bas de la rue, environné d'une cohue indescriptible. Les Négros étaient cinq, comme les doigts d'une main. La grosse caisse avec ses Boum-Boum-Boum tonitruants, deux tambours qui frappaient des Ta-ka-ta en mouvement perpétuel, un agitateur de crotales concentré sur les tlic-tlics métalliques qu'il tirait de son instrument antique et le cinquième homme, le Grand Chef de cette corporation, habillé de rouge, qui sautillait, bondissait, tournait sur lui-même, tout en agitant un encensoir où brûlait de l'encens ; dont les volutes parfumées s'élevaient vers les cieux d'une manière chaotique, car elles épousaient les circonvolutions agitées de celui qui les créait. Pour sûr, ce n'était pas de l'encens trafiqué que nous respirions. Rien que du brut, de la résine pure, non raffinée, en provenance directe de Somalie, à dos de chameaux par la diagonale des « i », Somalie, Abyssinie, Libye, Tunisie, Algérie. En comparaison, l'encens du Vatican, c'était de la bibine éventée !



Scènes et types - Musiciens Nègres

Le meneur du groupe, vêtu d'une veste écarlate portait autour de la ceinture des peaux de lapins qui lui faisaient comme une sorte de kilt. Il était coiffé d'un chèche blanc sur lequel il avait planté une touffe de plumes de vautours. Ses pieds nus, cornés, maculés, aux larges orteils griffus lui donnaient une touche faunesque. Nous l'appelions Bou Kahla, « le père des Noirs ». Plus qu'un meneur, plus qu'un chef d'orchestre, ce diable d'homme, ce sorcier bondissant était un exorciseur reconnu par la population, craint par les démons. De rues en rues, d'immeubles en immeubles, de boutiques en boutiques, il chassait les mauvais esprits, les mauvais sorts, le mauvais œil, enjoignant au diable et à tous ses comparses, les djinns mâles et les djinns femelles, de laisser les vivants vivre en paix. « Que la Chitane soit enchaînée et qu'Allah en sa sagesse en soit remercié ! » psalmodiaient ses fidèles. Tour à tour, les commerçants l'invitaient à pénétrer dans leurs échoppes. Tout en marmonnant des incantations, Bou Kahla enfumait généreusement à coup d'encensoir le moindre recoin du magasin. Pour chaque intention, pour chaque intervention,

le demandeur versait à la fin de l'office une obole. Quand c'était une pièce de monnaie, l'exorciseur l'introduisait dans sa bouche, faisant mine de l'avaler ; ce qui nous faisait rire nous les gosses. Lorsqu'il s'agissait d'un billet de banque, il le brandissait et le tournoyait au-dessus de sa tête, comme un trophée, puis l'embrassait sur les deux faces avant de le fourrer dans une sacoche cachée sous les peaux de lapins.

Bou Kahla avait aussi une fabuleuse renommée de charmeur de serpents. J'en fus témoin l'année où des commerçants l'ayant prévenu de la présence d'un reptile dans le quartier, il arrêta son cortège autour de la bouche d'égout située au bas de la rue pour entamer une sarabande endiablée. Au bout de cinq longues minutes, dérangée par ce vacarme, une couleuvre albinos longue de deux mètres et peut-être plus, apparut, et sortit par la grille. Dans une reptation désespérée, elle tenta vainement de fuir. Les spectateurs excités la lapidèrent puis se l'enroulèrent autour du cou à tour de rôle.

Au même endroit, près de cette bouche d'égout, Bouzid le boucher, au nom des commerçants de la rue, avait coutume de profiter du passage des Négros pour immoler une volaille. Cette pratique superstitieuse était destinée à attirer la protection sur leurs affaires. Les jambes écartées, le couteau entre les dents, il bloquait la tête de l'animal sous les ailes, puis il saisissait le couteau et tranchait la gorge du volatile d'un geste précis. Le sang giclait, la bête se débattait. Il la lâchait alors devant lui pour qu'elle exécute dans d'ultimes soubresauts ce que nous appelions « la danse de la mort », répandant son sang sur la chaussée, au son trépidant des tam-tams et sous les gesticulations du sorcier. Une autre époque, je vous dis ...

D'habitude ma mère, comme toutes les voisines, envoyait de la fenêtre de notre appartement une pièce de monnaie adroitement interceptée dans la rue par le Grand Chef qui pour la remercier agitait ensuite dans sa direction son encensoir

inlassablement secoué. Mais ma mère ce jour-là demanda aux Négros de venir opérer leur cérémonie sur place, chez nous, dans notre appartement !

C'était l'année où ma sœur traînait une interminable coqueluche aux violentes quintes de toux, l'année où j'allais passer mon examen d'entrée en sixième, celle où mon père attendait une promotion. Aussi avait-elle décidé de mettre tous les atouts possibles en faveur de notre famille. Oh le charivari dans l'immeuble ! Le son décuplé des percussions dans la cage d'escaliers, puis dans l'appartement étroit. Il est à parier que c'est à cause de ce tapage insupportable que les entités malfaisantes qui squattaient nos foyers, étaient contraintes de fuir notre réalité pour se réfugier deux ou trois octaves plus haut dans le cantique des « quantiques » de la mécanique des cordes vibratoires. Bou Kahla sautilla en psalmodiant d'une voix éraillée des paroles arabes autour de ma mère, puis de ma sœur puis pour finir autour de moi. Il était en sueur et dégageait une forte odeur de transpiration. Soudain, face à moi, il s'arrêta pour me fixer dans les yeux, un peu à la manière d'une personne qui est en train d'en hypnotiser une autre. Où plutôt dans la position de celui qui regarde par le trou de la serrure. Oui, c'est cela, j'en suis maintenant convaincu. Comme s'il avait scruté l'intérieur de ma cervelle ! Puis il s'adressa à moi.

Notre cousine Margot, qui était aussi notre voisine de palier, qui parlait l'arabe couramment et qui était partie prenante dans cette cérémonie, essaya de traduire ce qu'elle entendait plutôt mal, à cause du bruit infernal dans lequel nous étions immergés. « Il dit qu'il n'a pas l'habitude de voir des yeux bleus. Il est surpris d'en voir de si près. Cela le déroute. Il dit, mais je ne comprends pas bien où il veut en venir, il dit qu'il est entré dans le regard de ton fils et que ton fils va le faire

voyager lui Bou Kahla, loin, très loin d'ici. J'avoue que c'est sibyllin ce qu'il raconte, mais c'est dit et Inch-Allah ! »

La conversation en resta là. Ma mère donna plusieurs piécettes à Bou Kahla. Il les porta à la bouche. Ce qui eut l'effet de lui gonfler les joues comme à un hamster faisant provision de graines. Puis toujours dansant, il nous tourna le dos pour rejoindre le cortège qui l'attendait dans la rue. Bou Kahla était passé. Bou Kahla nous avait encensés. La procession continua son cours. Elle s'éloigna du quartier. Le bruit des tam-tams s'atténua pour finir par s'évanouir dans le lointain. Ma sœur fut guérie le soir même. Il faut dire qu'avec ses quatre ans, elle avait été très impressionnée par les gesticulations frénétiques exécutées autour d'elle. À moins que ce ne soient simplement les fumées de l'encens qui lui désinfectèrent définitivement les bronches ? Mon examen d'entrée en sixième fut une réussite. Mon père par contre n'obtint pas l'augmentation tant espérée. « C'est de ma faute, finit par se persuader ma mère. J'ai manqué de générosité. J'aurais dû lui donner un billet à la place des pièces de monnaie. »

Cependant, la fête n'était pas terminée. Elle se déplaçait. Tout cette cohue menée par le tam-tam des négros se rendait à Sidi-M'Cid, le point culminant au-dessus de Constantine, pour un but bien précis : Là-haut, Bou Kahla allait égorger un vieux bouc pour la fête des vautours.



La Fête des Vautours à Sidi-M'cid

Par tradition, « Les Négros » de Constantine se disaient originaires du Soudan. Ils racontaient que leur lointain ancêtre était un roi du Soudan qui avait été fait prisonnier au cours d'une bataille qui s'était déroulée il y a plusieurs siècles dans la région du Tchad. Son vainqueur ayant décidé de le faire mourir de faim, l'avait amené au point culminant de Constantine, pour l'enfermer dans une tour dont toutes les issues furent bouchées à l'exception du toit.

Ce roi au destin malheureux était paré de beaucoup de vertus. Ses jugements étaient justes et il secourait les pauvres. Il savait, entre autres, parler aux oiseaux. Il entra en contact avec les vautours qu'il apercevait planant au-dessus de sa prison. Il leur demanda de l'aider en partageant avec lui un peu de leurs proies. Il dut très bien s'y prendre pour les convaincre, car les rapaces le maintinrent en vie en lui abandonnant quelques reliefs de leurs repas. Les geôliers, observant le survol incessant des vautours et leurs fréquentes incursions au sommet de la tour, pensèrent que leur prisonnier était mort de faim et que les oiseaux se régalaient du cadavre. Pensant leur

mission terminée, ils rouvrirent la prison et furent infiniment surpris de découvrir que le Soudanais était toujours vivant. Ils interprétèrent cela comme un miracle et lui rendirent la liberté. Celui-ci préféra rester vivre en ermite au sommet de la montagne, entouré des vautours, des corneilles et des ramiers qui peuplent les gorges du Rhumel. Partageant à son tour sa pitance avec les rapaces.

Il devint un saint homme sous le nom de Sidi-M'Cid et quand il mourut, il fut enterré sous un amoncellement de pierres qui existe toujours au sommet rocheux qui depuis porte son nom. Cet emplacement sacré était situé près du fort militaire¹. C'est sur la base de cette légende que depuis, tous les ans, «...en son honneur est célébrée, au début de Septembre, la Zerda ou fête des vautours, au cours de laquelle une procession de possédés, guérisseurs et tolbas, fait au son d'une musique infernale, l'ascension de la montagne. Au sommet de celle-ci sont sacrifiés des animaux dont les chairs, exposées ensuite au bord du ravin, sont ainsi offertes en holocauste aux rapaces hôtes de la gorge, pendant que la foule vocifère. Ainsi apparaissent liés en cette coutume inconnue ailleurs en Berbérie et certainement d'origine fort ancienne, les cultes des lieux hauts à nécropole mégalithique et des gorges protectrices de la ville. »²

1 Source : *Le tourisme à Constantine* par Arripe. Edition Syndicat d'initiative de Constantine. 1921

2 *Constantine - son passé- son centenaire* (1837 - 1937) Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine. Volume LXIV, page 14.



Fête des vautours

Bou Kahla le descendant du roi du Soudan, Bou Kahla le sorcier de Constantine avait vu juste. Sa prédiction était vraie. En me souvenant de lui et en le faisant revivre à travers ce texte, je l'ai fait voyager dans l'espace, puisque j'habite maintenant à 1500 kilomètres du Vieux Rocher, et déplacé dans le temps parce que ces souvenirs redeviennent vivaces soixante années plus tard.

Voilà, cette histoire se termine dans quelques phrases. Vous, les percussionnistes, vous entamez une coda en decrescendo. Merci pour la bande son. Par contre attention, je préfère vous prévenir. Comme j'écris ce texte en plein air, près de l'Océan, méfiez-vous, ce ne sont pas les vautours de Constantine, mais les mouettes et les goélands de Bretagne qui tournoient ... et qui merdoient au-dessus de vos têtes !

**Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Boum-
Boum-Boum**

**Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Ta-ka-ta, Boum-Boum-
Boum**

Constantine 1953. Pornichet 2013



Ecrivain public

Apulée, auteur de l'Ane d'Or et à son tour, héros romanesque du docteur Charles Nicolle, Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis

Annie Krieger-Krynicky

De l'Apprenti sorcier de Paul Dukas, Walt Disney avait fait une souris.

L'Ecole des sorciers que fréquenta Harry Potter aurait sûrement mis le bonnet d'âne au pauvre Lucius de Corinthe, qui s'aventura pour son malheur jusqu'en Thessalie, terre des magiciennes de Grèce. «Je m'empressais de remplir mes mains de la pommade de la boîte, j'en frotte toutes les parties de mon corps ... Mes poils épaississent comme du cuir, ma peau si délicate se durcit comme du cuir, les doigts de mes pieds se réunissent et se terminent par un sabot de corne» Il s'était trompé de pot, espérant plutôt se changer en oiseau grâce à la mixture de la dangereuse Pamphile. Les métamorphoses étaient la spécialité de sa magie: changer un violeur en castor, un cabaretier en grenouille... Commencent alors les vicissitudes du pauvre Lucius jusqu'à sa délivrance par la purification, le recours aux principes de Pythagore et le secours de la déesse Isis ...

Dans ce conte philosophique, Apulée a voulu montrer les efforts de l'homme pour échapper à ses passions les plus basses et transcender sa part de bestialité; il doit cependant en garder, par prudence, le souvenir, d'où le nom de son double, un prêtre d'Isis: Asinus Marcellus! Mais ses contemporains ont vu le côté sensationnel des Métamorphoses et l'ont lu comme un traité de magie, ce qui faillit coûter très cher à l'auteur.

Lucius Apuleius était né, sous le règne d'Hadrien (128 APJC) d'un père magistrat à Madaure. Dans un de ses discours, prononcé à Carthage, il rappelle que son lieu de naissance n'en est pas très éloigné. Après des études philosophiques, il voyagea en Grèce, s'établira à Athènes parmi les sophistes et les rhéteurs. Sur le chemin d'Alexandrie, après un séjour à Rome où il s'imprégna d'Ovide, il s'arrête à Ocea (Tripoli de Cyrénaïque) où un ancien condisciple lui propose d'épouser sa belle-mère devenue veuve. Mais une partie de la famille lui intente un procès, pour avoir séduit la riche Pudentilla par des pratiques de magie; l'accusation se fondant sur le fameux ouvrage et la possession d'un miroir, propre aux envoûtements. Il finit par être acquitté à Sabratha et dans une *Apologie*, Apulée dévoilera une partie de sa vie et les sources de son inspiration. Il avait été très marqué à Athènes par le platonisme (il a écrit sur Platon et sa doctrine), développant dans ses conférences le thème des Daïmon, inspireurs de Socrate et de Platon, êtres divins intercesseurs des hommes auprès des dieux. Devenus de simples démons, il les aurait fait apparaître grâce au miroir incriminé par les accusateurs.

La société que rencontre Lucius au cours de ses pérégrinations sous sa peau d'âne, ne plaide pas en faveur d'Apulée, confondu avec son héros: épouses dévoyées, parasites, dilettantes paresseux, bandits sauvages et cupides, prêtres émasculés de Cybèle et d'Attis qui mendient devant les temples et dans les rues, courtisanes rouées, esclaves trop séduisants et, surtout les pratiquants des cultes orientaux de Mithra ou d'Isis. Apulée ne se cache pas de ses initiations dans son *Apologie* justificatrice (Livre LV 8.9) : «J'ai été initié en Grèce à un grand nombre de cultes. Ce sont des cultes de tout ordre, de rites nombreux, de cérémonies variées que par amour de la vérité et par piété envers les dieux, il n'est péril qui me fit jamais consentir à divulguer devant des profanes, ce qui m'a été confié sous le sceau du secret. » Suspecté de

pratiques inquiétantes pour les conservateurs attachés au culte romain classique, Apulée sera accusé d'avoir, par ses incantations, ensorcelé un jeune esclave, «loin de tout contrôle, en un lieu écarté avec un petit autel, une lampe et quelques rares complices ou témoins. » (Apologie XL III).

Il reprit ses conférences sur des sujets variés : les Indiens et les Gymnosophistes (les yoghis), la géométrie et l'usage du miroir pour expliquer la réflexion et toujours «la sapientia». Ses concitoyens qui n'avaient jamais cru à sa culpabilité, flattés de connaître un esprit aussi élevé et brillant, demandèrent qu'on lui élève une statue. La base mutilée a été retrouvée. Son inscription prouve qu'elle a été dédiée à un philosophe platonicien que «ses concitoyens » considèrent comme «l'ornement de la ville». Mais la date et le lieu de la mort de l'écrivain restent inconnus (peut-être à Carthage en 180, sous le règne de Marc-Aurèle le philosophe).

La personnalité et le parcours d'Apulée sont très représentatifs de cette classe d'intellectuels qui avait navigué entre deux cultures, l'hellénique et la latine, avec l'appoint de ce qu'on a qualifié d'«imagination punique». L'Edit de Caracalla avec l'extension de la citoyenneté romaine en 212 est l'aboutissement de cette entreprise d'intégration gréco-latine par les Antonins, avec la liberté de cultes (sous réserve du sacrifice à l'empereur). Ce dont témoigne la cérémonie de purification de Lucius l'âne: « Reine du ciel ... toi la bienfaitrice Cérès, qui foule les guérets d'Eleusis... la céleste Vénus... toi la sœur de Phoebus dans le temple d'Ephèse... Proserpine que l'on fête avec d'affreux hurlements nocturnes, la triple Proserpine retenant les ombres dans les entrailles de la terre... » C'est à dire celle que l'on adore sous mille forme selon les lieux et les habitants : «Les Phrygiens, la nation primitive, Cybèle ; les Athéniens indigènes, Minerve; l'insulaire cyprite Vénus; l'archer crétois, Diane; les Siciliens qui parlent trois langues, Proserpine; les habitants d'Eleusis, Cérès; d'autres,

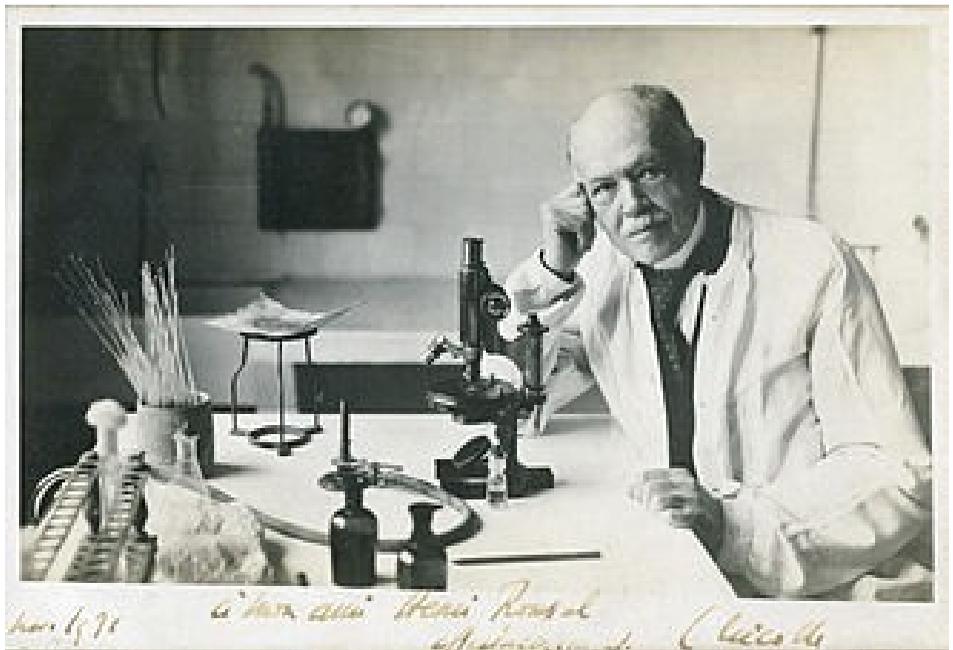
Junon, Bellone, Hécate tandis que les Ethiopiens que le soleil éclaire à son lever et l’Egyptien qui, dans les sciences précéda tous les peuples, rendent le culte sous son vrai nom à la déesse Isis... » Ce qui fut l’argument décisif du procès.

Mais un autre épisode des *Métamorphoses* est le roman de Psyché et de l’Amour. Il inspirera son plus beau conte à La Fontaine, des commentaires philosophiques, des poètes, des sculpteurs, des peintres, des fabricants de sujets de pendule et en 1830, un papier peint en grisaille, qui fut primé et figure au Musée des Arts décoratifs à Paris !

Le docteur Charles Nicolle, dans les années 20, directeur de l’Institut Pasteur à Tunis, s’intéressa à ce voisin illustre. Et glissera quelques pages sur lui dans un très beau livre de souvenirs poétiques *Les Feuilles de la Sagittaire* (voir *Mémoire d’Afrique du Nord* N°62). Ce qui le changeait de son écrit savant : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses* et surtout de ses recherches absorbantes sur le vecteur du typhus exanthématique. Dans son ouvrage philosophique, *Biologie de l’invention*, il s’est penché sur tous les aspects de l’inspiration inventive. Dans le chapitre «Hygiène du découvreur : les violons d’Ingres », il estime que «ce qui soustrait, pour quelques temps l’inventeur à sa tension, est donc utile à l’œuvre. Un esprit actif ne peut se contenter du simple repos. Il en est qui font choix d’une occupation intellectuelle journalière. Cette occupation seconde, la critique l’a nommée Violon d’Ingres. Elle attache d’ordinaire à ce terme un sens ironique, narquois et pour tout dire assez dédaigneux. Le père Ingres n’eut il joué que comme un maladroit, j’approuve l’usage que firent ses doigts et qui lui permit, l’archet posé, de tracer de si pures figures. L’homme a besoin de temps en temps de se fuir. C’est le moyen de se retrouver meilleur. Pasteur possédait un talent incontestable de dessinateur qui lui a valu de laisser après lui, auprès de ses grands cahiers, des esquisses

familiales. Claude Bernard est arrivé à Paris avec une tragédie dans sa valise. On l'a publiée; elle ne retient pas l'admiration.

Claude Bernard et Pasteur ont été bien inspirés. Pour eux, ce furent des abandons ... Et puis est-il défendu au génie de miser sur des cartes diverses que le destin met dans sa main, s'il se sent plus d'une aptitude ? ... Nous ne reverrons pas des Léonard, des Michel- Ange et peu probablement des Pascal, des Goethe. Il est plus permis d'espérer qu'il se rencontrera encore des esprits comme celui de Jean Astruc, médecin et philosophe, qui découvrit l'existence des deux rédacteurs de la Genèse et qui établit l'origine américaine de la syphilis ... Mais il faut toujours qu'une veine l'emporte, l'autre fera un excellent violon d'Ingres. »



Le docteur Charles Nicolle dans son laboratoire

Le violon d'Ingres du docteur Charles Nicolle, (Prix Nobel de médecine en 1928, mort à Tunis en 1936)

Lucius Apuleius (in *Les Feuilles de la Sagittaire* (1920))

« Des rumeurs emplissent les abords du théâtre, une foule bariolée coule en torrents des vingt portes de l'édifice. Au milieu des flots des tuniques et des capuchons que bousculent les poings des esclaves, des personnages en toge passent avec une gravité majestueuse. Submergés par cette marée envahissante, les bateleurs refluent en hâte des tréteaux, tandis qu'insouciant, des enfants mis en file, courent, resplendissants de lumière, sur la rampe d'une balustrade. Un instant calmées, les voix à nouveau s'élèvent. On louange, on applaudit l'orateur, dont la bouche éloquente, vient de célébrer heureusement les Muses protectrices de toute poésie, le rival victorieux de Fronton, le grand-prêtre d'Esculape, Apulée le rhéteur, le philosophe, l'universel savant, la gloire ensemble et l'orgueil de la Rome africaine. A grands cris, se pressant contre la litière du proconsul, le peuple réclame qu'on décrète une seconde statue du héros.

Scipio Orfitus glisse entre les rideaux sa face épilée et grasse; il fait signe qu'il consent. Et voilà que dans le tumulte grandissant, le triomphateur paraît. Dominant ses amis de la tête, le bras doucement posé sur l'épaule d'un adolescent, il marche d'un pas ralenti et ses yeux semblent ignorer cette foule qui le fête. Sa poitrine s'agite, ses lèvres tremblent comme s'il poursuivait en lui-même son discours. Il sourit. L'insolence d'une beauté, victorieuse des ans, illumine son visage de Numide. Comme aux jours dangereux, où leur éclat métallique séduisait la riche veuve d'Oea, les boucles de cheveu parfumées encadrent un front sans rides et retombent, abondantes autour de ses joues, les dents brillant dans sa bouche sanglante. De singulières broderies, où des figures d'oiseaux finement tracées se mêlent à des simulacres

inconnus, ornent sa robe de lin, rayée de pourpre. Il porte au cou un miroir d'argent poli, dans lequel il contemple de temps en temps avec complaisance son image, et sa main gauche, obstinément fermée, cache cet objet mystérieux, enveloppé d'un linge, qui ne le quitte pas et que nul n'a vu. Au milieu du respect de tous et de son compagnon, tardivement accouru, en silence, sans un mot, Apulée, ses amis et leurs serviteurs dédaigneux traversent la foule et s'éloignent.»

Pour compléter ce «péplum» saisissant et coloré, voici une description du jardin d'Aemilius Strabo qui fait penser à la phrase fameuse: «C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar» de l'épopée carthaginoise de Flaubert.

«Par dessus la rouge falaise, éperon saillant entre deux mers (le Cap Carthage), le jardin d'Aemilius Strabo incline ses plates-bandes droites, plantées d'essences rares et parsemées de colonnes, de bassins et de statues. Au delà, les terrasses des villas voisines descendent en blancs escaliers, jusqu'au bout du dernier contrefort surplombant les eaux. Celles-ci s'étendent tranquilles, et prêtes à se fondre dans la magie du crépuscule. La montagne violette des Eaux-Chaudes semble dresser plus haut les pointes jumelles de ses cornes. Une brise fraîche souffle. Le jour meurt. Un gai pavillon, orné de fresques légères, abrite l'hôte et ses convives. A leur pied, sur le tapis de mosaïques, de grands paons, enguirlandés de vignes, ouvrent leurs éventails somptueux. »

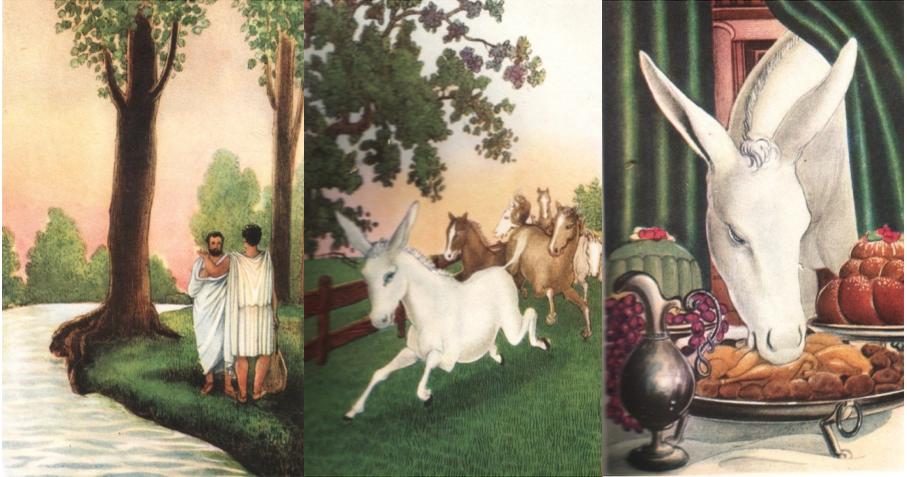
Bibliographie :

L. Apulée : *Apologie* (ou *De Magia*) ; *De Mundo* (De l'Univers) ; *Les Florides* ; *Les Métamorphoses III* Les Belles Lettres . 1971

Grimal Pierre *La Littérature latine* Paris.1994

Dr Charles Nicolle *Biologie de l'invention* Paris 1932; *Les Feuilles de la sagittaire* 1920.

Revue *Mémoire plurielle* N° 62



Illustrations de l'Ane d'Or par Adéé (1920)



Cavalcades et fantasias de Bône à Tunis - La chevauchée sentimentale de Lucie Delarue- Mardrus à travers la Kroumirie

Annie Krieger-Krynicky

L'Orient fabuleux des mille et une nuits a jeté tous ses feux, cette saison, à l'Institut du monde arabe à Paris; dans un bazar luxuriant, statues belles ou étranges, parures et bijoux rutilants, tableaux, céramiques, miniatures, photographies et précieux manuscrits accrochent les regards. Les traducteurs des *Contes* sont à l'honneur: Antoine Galland qui, au 18ème siècle les a édulcorés, Richard Burton, officier anglais de l'armée des Indes, qui leur a rendu leur truculence et le Dr J.C Delarue-Mardrus qui a magnifié leur érotisme. Dans cette ambiance orientaliste, figure Lucie Delarue-Mardrus, femme de lettres comme on disait alors et poète, amie intime de Colette qui admirait la belle Normande aux cheveux noirs. Elle est représentée dans une pose convenue, la princesse Amande ainsi que la surnommaient ses amis.

Certes, elle s'alanguit sur des coussins, drapée et enturbannée de blanc mais les yeux clairs, moins langoureux qu'ardents, évoquent un autre de ses avatars: la cavalière intrépide qui escortait son mari dans les forêts de Tunisie.

En préface à son livre *Occident* où elle évoque ses désirs impossibles d'évasion, sa nostalgie, pour la mer inlassable et tourmentée comme ses sentiments, et surtout son nihilisme inspiré par Schopenhauer, elle exprime sa reconnaissance à celui qui l'en délivra; ce savant d'origine caucasienne, né à Beyrouth et qui fut en tous points son initiateur: «Cette âme qui

dans la virginité d'hier ainsi parla et chanta loin des paroles et des chants humains, je la dédie toute avec ses poèmes diversifiés - selon que hante l'inspiration d'éclectique forme spontanée - à celui-là qui pour le futur l'a située dans la vie: le Dr J.C Mardrus, mon mari » .

Celle qui rêva du destin de ses ancêtres navigateurs, dédie une ode à cet autre symbole d'évasion, après la vague marine, le cheval qui l'emporta à travers les monts de Tunisie..



Lucie Delarue Mardrus par Brouty

Éloge de mon cheval

« Mon cheval au poitrail solide, à l'œil de feu,
Frère joyeux de mon âme animale,
Ton sang arabe bout comme le mien, beau mâle,
Et tu comprends si bien le feu!
Voici notre statue haute et momentanée,
Chaque jour pour nous est le jour des bonds

Et des caprices furibonds
Vite oubliés au bout de la journée.
Ton galop violent obéit à mon cri,
Nous vivons des ivresses pareilles;
Et je vois l'existence entre tes deux oreilles,
Sensibles à tous comme mon esprit.
La même passion passe dans nos narines,
Le même vent dans nos cheveux.
Je fais ce qui te plaît et toi ce que je veux
Et la liberté gonfle nos poitrines.
Le tout-puissant pouvoir s'équilibre entre nous ;
Ma vie est livrée à ton dos farouche,
Ma volonté mate ta bouche,
Et ta force est prise entre mes genoux
Que si présentement, l'ombre multiple et une
Descend avec le feu des soirs.
Dis? Prenons notre trot vers la nouvelle lune
Comme au dessus des bois déjà noirs.
Rythmons des quatre pieds notre vol qui s'élançe,
Si tu veux gagner le but d'un seul trait;
Et battons vivement la mesure au silence
Dans les sentiers de la forêt »

(In *Revue Tunisienne* 1920)

Dans *El Arab*, elle a fait le récit de ses chevauchées en 1904, avec le docteur Mardrus qui allait en Tunisie «à la recherche de documents coraniques ».

«Le pays des Kroumirs vers lequel nous allons, se situe à l'extrême ouest de la Tunisie, aux confins de la province d'Alger. C'est une région montagneuse entièrement recouverte de chênes lièges et de chênes zéens... La journée s'avance.

Bientôt la fin du parcours. La diligence est maintenant en pleine forêt. Le cocher, un Maltais comme tous les cochers de la région tunisienne à cette époque, porte, malgré la chaleur de septembre un bonnet de fourrure qu'il ne quitterait pour rien au monde, car cette coiffure paradoxale représente la marque distinctive de sa corporation. Les quatre rosses qu'il conduit sont si misérables qu'on voit les os percer la peau de leurs pauvres hanches ... A des tournants, commencent à se dessiner les hauts et les bas de cette Kroumirie qui n'est que montagnes rondes et vallées harmonieuses, creux verdoyants et courbes frisées des chênes, au bout de quoi, reculée jusqu'à d'incalculables horizons, s'allonge en teinte plate, une mer couleur d'indigo... C'est à l'Hôtel des Chênes que commença dès le lendemain de notre arrivée, cette vie à cheval qui devait être la nôtre à travers la fraîche et sauvage Kroumirie ... Sur les pistes sinueuses qui contournaient les montagnes, nous avançons à cheval, l'abîme d'un côté, de l'autre une haute muraille de rochers et de verdure. Nous écartions des myrtes, nous passions sous des bruyères aussi grandes que des arbres, sous des fougères géantes. Les arbousiers offraient leurs petits fruits rouges et grenus. Dans les vallées nous trouvions des grenades, des figues, des oliviers, des vignes. La somptueuse décomposition de l'automne était venue à son heure transformer notre forêt, chaque jour y apportant sa merveille. J'avais maintenant mon petit étalon à moi, joueur comme une chèvre, et qui, doué de cette intelligente sensibilité qui distingue les chevaux arabes, comprenait et suivait toutes mes humeurs sans que j'eusse à lui faire le moindre signe. Sur une bonne selle européenne, je pouvais pendant des heures, aux côtés de mon mari, courir la grande aventure sylvestre, sans avoir, comme les premiers temps, à remettre les mêmes ecchymoses dans les mêmes boucles ou nœuds de ficelle qui les avaient produites sur le bât arabe... J. C. Mardrus cherchait des sources.

Quand il en avait découvert une nouvelle, nous descendions de nos chevaux pour boire. C'était dans une écorce creuse ou dans une longue feuille d'arum roulée en cornet. Et nous faisons quelquefois des quatre-vingt kilomètres par jour, aller et retour, en pleine forêt pour ces découvertes là.

... Que de surprises jadis au cours de mes longues chevauchées. Du haut de ma monture sellée d'un bât incommode, je continuais à ouvrir des yeux immenses sur tout ce qui se révélait à mon ardente curiosité ...

Partout notre passage était signalé fort longtemps à l'avance.... Les Kroumirs avaient fini par savoir que le Rumi qui parlait si merveilleusement l'arabe était en outre médecin, et ne se faisait pas payer... Je m'amuse encore d'avoir vu J.C. Mardrus , au cours de plusieurs semaines de Kroumirie, rendre la justice sous un chêne, exactement comme le roi Saint-Louis...

- Qu'y a t- il interroge le suprême juge, mon mari

- Ya, Sidi répond le vieillard, depuis hier soir la jument a disparu.

Là dessus tous les autres se mettent à parler à la fois.

- Qu'on m'amène à l'instant le plus âgé de la tribu voisine!

- Ecoute ô mon père ! Si ce soir au coucher du soleil, la jument n'est pas revenue à sa place...

Une seconde de terreur et d'espoir, toutes les respirations arrêtées Puis :

- Je n'en dis pas plus long !

Et, le soir, mystérieusement la jument perdue réapparaît autour du gourbi lésé».

« Encore la Kroumirie »

«... Le mois de mai débutait à peine que nous étions déjà retournés en Kroumirie, une Kroumirie qui recommençait à devenir crépue, milliers de petites feuilles naissantes aux branches des chênes illimités. La vie sentait bon.

Nos chevaux étaient gais! Voici, parallèlement à cette mythologie printanière, l'orage jupitérien qu'il nous fallut subir dans la montagne, un après midi d'été que nous étions montés trop haut malgré les noirceurs accumulées d'un ciel sourcilleux. Pour tout dire nous fûmes tout à coup au centre, exactement, de cet orage, environnés d'éclairs, dans un nuage de soufre, assourdis par le tonnerre qui nous bombardait sans une seconde de répit.

Arrêtés d'eux mêmes, braqués, nos deux chevaux couchaient les oreilles. Une décharge de grêlons, plus gros que des noix, nous attaqua si furieusement que force nous fut, pour éviter cent ecchymoses, de nous réfugier sous le ventre des chevaux. Quand il nous fut possible de redescendre, nous vîmes, accourus à notre rencontre tous les Arabes de la région qui ne savaient comment manifester leur joie et leur émerveillement de nous constater sains et saufs ».

Et, souvent à la veillée après la diffa au méchoui grillé, le Dr Mardrus les régala d'un de ses contes retraduits inversement en arabe, par exemple « Abdallah de la terre » et « Abdallah de la mer » ...



Fantasia

Peut-être une fantasia clôturerait-elle la réception mais la fantasia chez le poète est plutôt celle des sensations :

Fantasia

« C'est la joie en mon cœur nouvellement élue,
De monter un cheval qui danse et qui salue,
Et secoue au galop sa tête chevelue.
Le sang comme du feu, brûle dans ses naseaux,
Il hennit de désir au mirage des eaux,
Il a le Sahara dans la moelle des os.
Que mon âme se dresse en un grand rire fier,
Et songeant au passé nourri de sel amer,
Crie au ciel « Mon cheval est plus beau que la mer! »

(L. D- M in *Revue Tunisienne* 1920)

Le poète tunisien Salem el Koubi est plus traditionnel et moins personnel dans sa Fantasia:

« Les cavaliers bronzés montent leurs blancs coursiers
Et, de leur haute selle à la soie écarlate,
Sur les flancs du cheval, que leur main brune flatte,
Tendent l'étrier d'or, de leurs jarrets d'acier.
Ils courent, groupe ardent. Droit contre son dossier
Chacun lance et saisit au vol sa moukhalate¹
Puis s'aligne et, des pieds garnis de pourpre, il mate
Sa monture de race à l'ornement princier.
Aux coups secs des fusils, la file entière vole,
Dans la poudre et les cris, en trombe, elle s'affole
Et dans un éclair fend l'air vers le soir vermeil.
Et les chevaux de sang, fins comme des gazelles,
Sous les pans embrasés des burnous au soleil,
S'envolent, vrais Boraks² aux flamboyantes ailes. »

in Revue Tunisienne 1920

*Biographie : El Arab Lucie Delarue- Mardrus, Paris 1904 ;
Revue Tunisienne (1920) ; Mémoire plurielle N° 71, 2013*

1 fusil

2 jument ailée du Prophète dans le Coran;

Voici un texte de Pierre Loti qui est une préparation à la fantasia.

Pierre Loti, descendu du *Friedland* qui mouillait, parmi l'escadre, au large de Bône, espérait prendre part à la fantasia annuelle de Bône et lui, qui aimait tant à se costumer, avait préparé un vêtement semblable à celui offert autrefois à ses bateliers du Bosphore.

« Celui pour lequel nous nous décidons est de drap capucine brodé d'or vert. Ensuite des bottes du Maroc, en cuir fauve également brodé d'or, une ceinture amarante et deux burnous superposés, l'un de légère soie blanche, l'autre, très long, de laine noire avec des glands et des agrafes d'or. » Mais Poseidon et l'amiral disposent des rêves des mortels et des lieutenants de vaisseau ...

« Bône 8 mai.

L'après-midi passée dans la campagne ombreuse et fleurie. Vu le tombeau de Saint-Augustin et les ruine d'Hippone. Des débris de voûtes antiques, dans un lieu tranquille et solitaire, sous l'épaisse verdure des oliviers et des platanes. Partout des enchevêtrements de plantes folles, de cactus, de liserons roses. Et toujours la pluie qui tombe du ciel gris comme un ciel du Nord... Les costumes des Arabes plus beaux que ceux des Maures d'Alger, ont déjà les nuances et les formes des costumes de Turquie. »

« Vendredi 14 mai.

Tout ce qui doit figurer à la fantasia de dimanche est arrivé cette nuit; les goums, les caïds avec leur suite et leurs chevaux sont venus camper sur le champ de manœuvre, près de la porte d'Hippone. Douze caïds, de différents points éloignés de l'intérieur, ont planté là leurs tentes de poil de chameau et leurs grands drapeaux de soie à croissant de cuivre. Autour de

chacune des tentes, sont rangées par cercles celles des *mokalis*, les cavaliers de la suite. Les admirables chevaux, entravés par des cordes d'aloès, ruent et se débattent; une agitation extrême de burnous blancs, noirs et rouges; des cris, des rires, les *salamaleks* échangés. Et sur tout cela, le grand soleil, la pure et éclatante lumière africaine...

Par les ouvertures basses des tentes, on distingue un grand luxe de tapis, de coussins, de couverture de Kabylie, de selles dorées et de belles armes anciennes. Nous entrons chez le caïd Ibrahim, imposant vieillard à l'expression de dédain suprême, tempérée par un fin sourire plein de grâce féline. Il doit me fournir un cheval pour la fantasia de dimanche. Pour me guider dans son choix, il s'enquiert gravement de la couleur de mon costume:

- Jaune capucine.
- Alors il lui faut un cheval noir.

Et nous sortons pour aller rendre visite à une petite bête noire comme la nuit, avec une crinière ébouriffée, une longue queue traînante et portant haut la tête. Les étriers sont d'argent, la selle à haut dossier doré et, sur le poitrail du cheval, pendent des croissants de cuivre. Quel dommage si nous allions partir samedi!.. Jamais de la vie je ne retrouverai l'occasion de produire un si bel effet ...

Samedi 15 mai. Dernière visite, de grand matin, au campement qui s'éveille. Les chevaux hennissent au soleil levant. Les cigognes décrivent tout en haut dans l'air pur, des courbes fantasques. La fraîche lumière se répand gaiement dans la plaine, dorant les manteaux blancs des goumiers, les manteaux rouges des caïds, se glissant par les entrebâillements des tentes bossues pour éblouir, sur les riches couvertures, les paresseux qui dorment encore, pour faire

étinceler dans les fonds obscurs l'acier, le cuivre et l'argent des vieilles armes.

A huit heures, nos canots quittent la terre et, demain au lieu de galoper en costume capucine sur le cheval noir du caïd Ibrahim, je serai sur le monotone banc de quart et je porterai ma plus vieille tunique... »

Pierre Loti *Journal Intime* 1878- 1881 Tome I, Paris 1908



De la Kroumirie au Djerid - Récit de voyage en Tunisie

Docteur Louis Carton

Le docteur Louis Carton, médecin-major au 19ème Chasseur, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, correspondant national de la Société nationale des antiquaires (archéologues) de France. Après six années passées à parcourir la Tunisie, le docteur Louis Carton fonda l'Institut de Carthage, la *Revue Tunisienne* et se consacra à des recherches archéologiques fructueuses sur le site de Carthage.

« La vallée de l'oued Sbiba offre de très beaux sites, une forêt de thuyas en couvre les flancs. La rivière, très abondante, coule au fond d'un lit de cent mètres de profondeur. Au fond du ravin, on passe à une forêt de lauriers- roses hauts de 4 à 5 mètres et couverts de fleurs, énorme bande d'un pourpre éclatant qui s'étend à perte de vue.

Peu à peu, la vallée s'élargit, l'eau divisée en nombreuses rigoles, arrose de vastes parcours. On est alors à l'entrée de la plaine des Oulad Majeur ... Le caïd Si Mustafa ben Caddoun insiste pour que nous nous installions dans son campement. Un des désagréments les plus grands dans l'hospitalité arabe, c'est l'heure à laquelle on sert le repas. Après un parcours de 60 kilomètres par 40 degrés de chaleur, rien n'est plus ennuyeux d'attendre alors qu'on a un très vif désir de se restaurer. Ce jour là, après une arrivée à 3 heures de l'après-midi, le dîner n'arriva qu'à 9 heures. Les domestiques du caïd

apparurent enfin, portant d'interminables plats sur de grands bancs qui servent de table aux nomades.

Dans un grand plateau de bois, il y avait d'abord le couscous, bigarré de poivre vert et rouge à côté de piles de galettes de pain non levé et, dans les assiettes, des morceaux de viande brune nageant dans une sauce d'huile dorée par le safran ou de grands quartiers rouges de pastèques. Sur une autre table, étaient des bonbons au sucre fondu et des gâteaux au miel en pâte feuilletée...

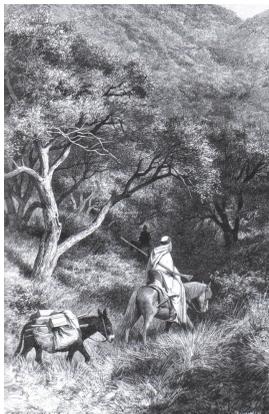
Le sirocco, le vent du désert, se mit à souffler, agitant furieusement la tente où le caïd nous a logés. Peu à peu la tourmente s'accroît, la poussière se soulève en tourbillons qui pénètrent jusqu'à nous et se dépose sur nos vêtements; elle se mêle à la sueur qui couvre nos fronts tandis que d'innombrables et énormes fourmis grimpent sur nos lits..

La nuit fut troublée par les hurlements des chacals. Ces animaux sont très nombreux et se répondent d'un bout à l'autre de la plaine par des cris stridents auxquels se mêle souvent la plainte sinistre de la hyène. Ils poussent même l'audace jusqu'à venir dans notre campement enlever les restes de notre repas.... Nous nous mettons en route pour Sidi Aïch à travers des gorges sauvages. On n'y aperçoit que des hyènes, des fauves qui ne craignent pas d'errer en plein jour dans cet affreux désert. Cependant des ruines d'habitations, les monuments n'y sont pas rares et leur présence indique qu'il a été habité. Il me souvient d'une ferme antique dans laquelle s'élevaient, encore intacts, ses pressoirs; les cuves abandonnées depuis 1200 ans étaient encore en place. Ces montagnes dénudées ont été couvertes d'oliviers» ...

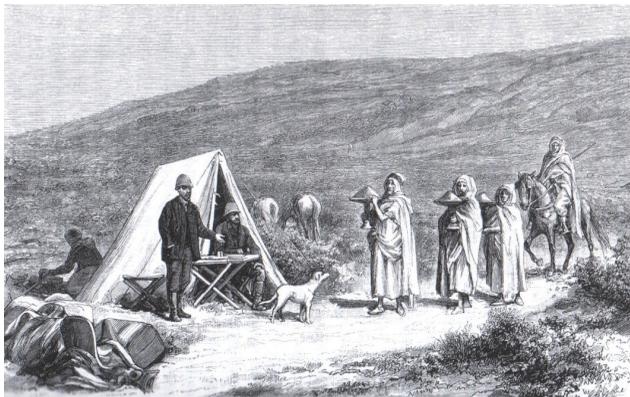
Les restes de cette *colonia romana* amènent le docteur Carton à évoquer une autre implantation récente mais curieuse: « A Tabarka, une colonie de pêcheurs bretons a été installée et va tenter de lutter contre les étrangers, étant exclusivement les seuls à travailler dans ces parages ».

1891 Conférence prononcée à Douai devant la Société de géographie de Lille, Cambrai, Tourcoing et Douai

La biographie Dr Louis Carton est disponible dans les *Cahiers d'Afrique du Nord* n° 11



**A travers la forêt de
chênes-lièges - dessin
d'Eugène Girardet**



**L'arrivée du couscous - dessin d'Eugène
Girardet d'après M. H. Saladin**



Vers nostalgiques et humoristiques

Ferdinand Huard

Nous avons déjà présenté Ferdinand Huard, poète de Tunisie¹. A l'époque de la publication dans la *Revue Tunisienne* de son billet d'humeur, il était secrétaire général de l'Association tunisienne des lettres, sciences et arts, chevalier d'Académie et il travaillait dans l'administration des Postes. En 1890, il fait part d'une ironique admiration devant le progrès, dépeignant, avec une certaine truculence et un peu de dérision de lui-même, les réticences des irréductibles nostalgiques sur le thème que nous avons déjà rencontré : « C'était mieux avant » !

Annie Krieger-Krynicky

Alla Marina !

« Ne l'entendez-vous point toujours, au fond de vos souvenirs, ce cri d'une stridence aigüe, dont du matin au soir, retentissaient les échos de l'ancienne place de France ? Il n'y a point si longtemps que cela! Près de l'ancien bureau de la Poste et du Télégraphe, d'où par les fenêtres ouvertes, s'envolent indistinctement un tas de joyeux pan, pan, pan, pan, à une cadence très serrée, au débouché de la rue de la Poste, que le Grand Hôtel n'avait point encore si pittoresquement orné de sa passerelle d'un style indéterminable, l'omnibus stationnait ...

¹ Voir Cahiers d'Afrique du Nord [n° 13](#)

longuement - il nous le semblait du moins, à nous les condamnés au perpétuel agacement de ce cri sans cesse scandé : Alla Marina ! Et pourtant les voitures se succédaient rapides, toutes pareilles d'une couleur sale : d'un bleu passé, battu par les pluies d'une série d'hivers, d'un marron invraisemblable, avec courant à mi-hauteur sur les portières branlantes dont les vitres, souvent brisées, ne se renouvelaient guère que tous les ans ou même tous les deux ans, une sorte de bande, d'un jaune criard, qui longtemps, qui toujours attend, une enseigne qu'on n'y mit jamais.

En un clin d'œil il était bondé, ce primitif véhicule. Arabes déguenillés mais bibliques quand même avec leurs gestes lents, avec une façon inimitable de se draper dans leurs loques avec une sorte d'ampleur démesurée et qui leur est naturelle cependant; juifs crasseux s'entassant les uns sur les autres; quelques Tunisiens, employés de la douane ou courtiers de commerce avec la chéchia bien campée sur l'arrière de la tête. Et ça et là une vieille femme arabe ou juive qu'un caprice de promenade entraînait là-bas, vers les baraquements groupés à l'entrée des docks de la douane ; et, toujours, à chaque instant, à toutes les minutes, le bras cramponné à la barre de fer qui courait à la partie inférieure de l'omnibus, dans son éternel costume d'un blanc poisseux et terni par tous les temps, sous le soleil crevant en arpillons brûlants, inondé par les pluies torrentielles de nos mois d'hiver, un juif hurlait sans cesse et désespérément son cri monotone : « Alla Marina » ! Très vite aussi la guimbarde, attelée de deux ou trois chevaux poussifs s'ébranlait, faisant sonner toute sa ferraille sur les heurts des pavés. Elle allait Hue dia ! par l'Avenue de France où, sur les trottoirs non carrelés encore, se pressait une foule tunisienne si pittoresque dans ses costumes différents. Le square de la Résidence - on ne songeait alors guère à lui - n'arrondissait pas encore son joli rond- point de verdure. Les chemins, mal nivelés, imprimaient des secousses brutales,

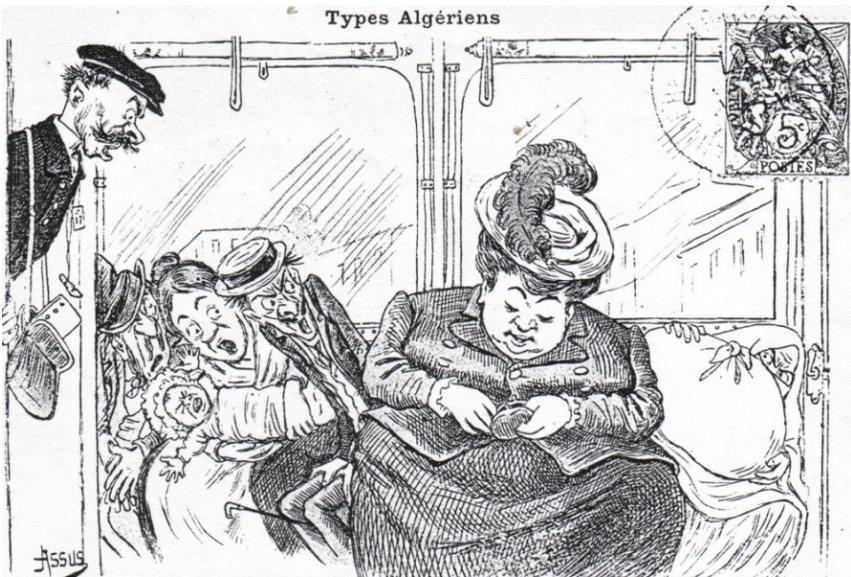
jetant les uns sur les autres, tel un volant sur des raquettes, les voyageurs entassés qui n'en pouvaient mais et supportaient tout cela, avec le stoïcisme d'un fatalisme invétéré. Incroyablement longue et droite, sinueuse et cloaquante, l'Avenue de la Marine, qu'égayaient seuls de leur verdure empanachée quelques arbres placés aux portes de la Résidence de France, s'étendait à perte de vue, aride et désolée, avec sur la droite, et dès que dépassée la baraque en bois, de si flambante mémoire ! et qui fut si longtemps le Théâtre Français, les terrains vagues si pittoresquement aujourd'hui bordés de cabanes ou de chalets de toutes formes, dans ce qui n'était alors qu'une longue steppe déserte où les amateurs acharnés de bécassines trouvaient toujours l'assouvissement de leurs carnassiers instincts.



Deux moyens de transport

Alla Marina ! Et l'omnibus dégringolait de toute la vitesse dont étaient capables les maigres haridelles qui le traînaient.

Alla Marina ! Le progrès est venu, le grand épurateur, le sublime révélateur. Il a rejeté, en supprimant l'antique véhicule, dans leurs bas-fonds originaires toutes les plèbes pouilleuses et repoussantes qui ont peu à peu subi, elles-mêmes, l'invasion de cette civilisation, la propreté ! Seulement gagnés par la contagion de l'exemple, ces êtres ont abandonné leurs haillons. Avec l'avenue qui se faisait jolie, ils n'ont plus osé sur les terre-pleins, le long des trottoirs élégants où se pressait quotidiennement une foule d'Européens qui leur semblaient endimanchés, au milieu des arbres bien peignés, soigneusement entretenus, se montrer dans leurs costumes primitifs, dans ce chez - eux d'ailleurs. Les a-t-on assez blagués, ces pauvres arbres malingres et chétifs que nous vîmes un beau matin - sous une administration municipale souventes fois attaquée et que nous bénissons aujourd'hui de toute notre gratitude, sortis de terre, ces manches à balai surmontés d'une frileuse touffe de feuillage !



Les surprises dans nos trams

Alla Marina ! Les arbres ont poussé, vigoureux et superbes, rectilignes, merveilleux dans l'encapuchement de leurs tiges, pour la plus grande joie de nos yeux à tous, pour le plus grand orgueil de notre jolie cité.

Alla Marina ! Les becs de gaz se sont alignés sur les rangs. Les routes de chaque côté se sont vues enjolivées de deux rails parallèles et l'omnibus incommode du temps passé a cédé sa place à de gracieux, élégants et confortables tramways qui, attelés d'un seul cheval fringant et portant beau, nous conduisent en un instant, doucement et sans secousse, de la Porte de France à l'enclos de la douane. De splendides maisons se sont élevées, faisant de notre avenue un véritable boulevard digne de n'importe laquelle des autres grandes villes de France.

Alla Marina ! Les promeneurs à présent montent sans souci dans ces voitures commodes et le progrès qui continue son œuvre, va chaque jour affirmant davantage son acclimatement parmi nous.

Alla Marina ! Les guimbardes, reléguées en d'inconnues réserves, sortent quelques fois encore pour faire extra muros, un service qui leur sera sans doute aussi bientôt également enlevé.

Alla Marina ! N'est ce point là, en somme toute l'histoire à peu de choses près de la Tunisie en ces dernières années ? Les institutions ridicules et surannées tombent fatalement, moins sous le mépris de temps que sous le besoin vite éclos d'un confortable bien compris, auquel se sont non moins bien vite ralliés les indigènes nonchalants, dont les pamphlétaires de notre civilisation, flattaient les goûts de farniente ! Le téléphone est venu, accueilli avec une indicible joie. La lumière électrique aura demain ou après-demain, plein droit de cité et

bientôt à son tour, chassé, disparaîtra le gaz fumeux et jaune et si terne.

Alla Marina ! Encore quelques pas, un peu de courage et la blanche, la verdoyante Tunis, Tunis la protégée, Tounès el Mahania, Tunis la cité du bey, n'aura plus rien à envier à ses sœurs de France. Alla Marina ! Alla Marina ! »



Une héroïne de Victor Hugo, Pauline Roland, déportée en Algérie

Annie Krieger-Krynicky

C'est sous le nom de Lanuin, ouvrier typographe, que Victor Hugo sortit clandestinement de France et trouva refuge à Bruxelles au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851. La casquette marine sous laquelle il dissimulait son front démesuré et célèbre, figure avec le passeport belge dans la vitrine de l'exposition Hugo Politique, place des Vosges. Ému, en comparaison de l'injustice du sort qui frappa Pauline Roland, une femme de lettres, condamnée à la déportation avec une dizaine de femmes, Victor Hugo lui consacra l'un des plus émouvants poèmes des *Châtiments* :

« ... Elle ne connaissait ni l'orgueil ni la haine;
Elle aimait; elle était pauvre, simple et sereine;
Souvent le pain qui manque abrégait son repas.
Elle avait trois enfants, ce qui n'empêchait pas
Qu'elle ne se sentit mère de ceux qui souffrent.
...De la liberté sainte, elle attisait les flammes.
Elle s'inquiétait des enfants et des femmes
...Elle criait: progrès ! Amour! Fraternité!
Elle ouvrait aux souffrants des horizons sublimes.
Quand Pauline Roland eut commis tous ses crimes,
Le sauveur de l'église et de l'ordre la prit
Et la mit en prison... Un soldat, un bandit

Dont le nom souillerait ces vers vint et lui dit:
Soumettez-vous sur l'heure au règne qui commence.
Reniez votre foi; sinon, pas de clémence,
Lambessa! Choisissez - Elle dit : Lambessa ...
Et l'on vit arriver le fourgon cellulaire ...
Durant la rude traversée,
L'horizon était noir, la bise était glacée ...
On atteignit l'Afrique au rivage effrayant,
Les sables, les déserts qu'un ciel d'airain calcine
Les rocs sans une source et sans une racine;
L'Afrique, lieu d'horreur pour les plus résolus;
Terre au visage étrange où l'on ne se sent plus
Regardé par les yeux de la douce patrie ...
Bagnes d'Afrique ! enfers..
Une femme une mère, un esprit !
Le lit de camp, le froid, le chaud, la famine;
Le jour l'affreux soleil, et la nuit la vermine
Les verrous, le travail sans repos, les affronts,
Rien ne plia son âme; elle disait - Souffrons ;
Captive, on la traîna sur cette terre ingrate,
Et, lasse, et quoiqu'un ciel torride l'écrasât,
On la faisait marcher à pied comme un forçat.
La fièvre la rongait; sombre, pâle, amaigrie... »



**Arc de triomphe de Caracalla
à Tebessa**



Basilique de Tebessa

A Jersey, le 26 juillet 1853, devant le cercueil d'une exilée, Louise Julien, ouvrière et auteur de chansons patriotiques, il lui rend encore un dernier hommage comme à « d'autres sœurs; d'autres mortes » dont « Pauline Roland, en Afrique, faibles et souffrantes, malades, proscrites, exilées, transportées, torturées, suppliciées, crucifiées, ô pauvres femmes. »

Pauline Roland, grâce au dévouement de sa mère veuve, receveuse des Postes à Falaise en Normandie où elle naquit vers 1804, reçut une bonne éducation puisqu'elle entra au collège. Son professeur de philosophie l'initia à la doctrine des Saint-Simoniens : secte, association, religion, « famille ». Prônant le progrès technique - beaucoup d'adeptes étaient polytechniciens ou dans la banque - le développement par l'Etat et le crédit, les grands travaux et l'organisation du travail, recommandant l'homéopathie, l'égalité de l'homme et de la femme, la doctrine coloniale «pour réveiller les races

somnambules », ils professaient un mélange de christianisme social, de socialisme et de panthéisme diffus. Pauline fut séduite par le personnage du Père Enfantin; polytechnicien comme son émule le Père Bazard, il arborait une veste bleu violet couleur de la foi, un pantalon blanc couleur d'amour; en signe de solidarité, le gilet se boutonnait par derrière, grâce à un frère. Sur son plastron, était brodé en rouge *Dieu, Père et Mère*. Sa barbe (obligatoire) était blonde. Il était beau et avait vingt-cinq ans. Elle court à Paris, rencontre sa correspondante, Aglaé Saint - Hilaire, cousine du Père mais qui l'accueille fraîchement.

Cette jeune femme au physique romantique, pâle, cheveux et yeux très noirs, très discrète, va donner des leçons et collaborer au Journal des femmes. Respectueuse de la doctrine, elle refuse le mariage imposé et exige de son amant, Lambert, polytechnicien et adepte, que leur enfant soit élevé par elle seule : « Je désire être mère mais avec une paternité mystérieuse ». Du reste, il part avec la cohorte des Pères et des Frères pour l'Égypte où ils tenteront d'appliquer leur programme de développement. (Le futur canal de Suez sera leur grande idée). La Mère Aglaé veut l'excommunier mais du Caire, le Père Enfantin défend «la bonne Pauline». Pour survivre, elle vend ses bijoux, envoie une partie de la somme à son ancien amant qui végète en Egypte, rédige des travaux littéraires alimentaires: une *Histoire de France abrégée pour les enfants*, une *Histoire d'Angleterre*. D'un avocat de Toulon, elle a encore trois enfants qu'elle élève suivant son idée d'union libre.

Leur communauté de vue sur les mariages arrangés, assimilés à de la prostitution, la rapproche de George Sand qui la fait entrer à la *Revue Indépendante* de son ami Pierre Leroux. Socialiste et ami de Bazard, il s'est brouillé avec Enfantin dont le panthéisme déclaré a provoqué le schisme dans la

« famille ». Pourtant, elle le suit à la *Revue Sociale*, financée par George Sand mais celle-ci s'indigne : « Il est possédé par une rage de pacification que je ne saurai partager. Blâmer la guerre est de la théorie de l'idéal. C'est tout simple mais il oublie que l'idéal est une conquête. » (Lettre à Giuseppe Mazzini du 25 janvier 1848; correspondance G Sand 257 N).

Or Pauline Roland, dans le numéro 4, a publié «*De l'esprit de paix et de la fraternité humaine*». Elle décide de se dévouer à la fondation d'une maison d'éducation avec pour principe: «égalité des âmes et horreur de la guerre fratricide». Puis à partir de 1849, l'occupe *l'Association fraternelle des instituteurs, institutrices et professeurs socialistes* mais avec un programme éducatif classique. Elle participe à l'Union des associations fraternelles qui met en place des coopératives. La police perquisitionne chez elle puis au siège de l'association et elle est condamnée sans motif par la Cour d' Assise le 12 novembre 1849 à six mois de prison ; sans travail, elle demande de l'aide à la «famille», mais, ingrats, les Saint - Simoniens l'abandonnent.

Cette condamnation explique son arrestation dans la vague qui suivit le 2 décembre 1851 et son placement à Saint-Lazare. Pierre Leroux, lui, passe entre les mailles du filet et s'enfuit à Londres, caché par Daniel Stern, célèbre pour son salon littéraire et ses ouvrages sur l'histoire de la IIème République. Le pseudonyme cache à peine la comtesse Marie d'Agoult qui a eu de Franz Liszt, deux filles naturelles, l'une sera Cosima Wagner. Touchée doublement par le sort de Pauline, elle lui propose d'intervenir pour sa libération mais celle-ci lui répond avec dignité : «Je n'ai besoin de rien personnellement mais il y a à la prison 21 femmes détenues politiques et qui accepteront certainement une grâce qui ne serait que justifiée ». Daniel Stern adressera ses fameuses *Suppliantes* au général Cavaignac. Pauline sera déportée en Algérie.

On estime que sur 19 464 déportés, 9 820 seront en résidence libre (avec le statut Algérie -), 5 032 en résidence forcée (ou Algérie +); les premiers ont la possibilité de choisir leurs lieux de résidence et sont autorisés à se livrer à des exploitations particulières. Mais ils sont installés dans des « fronts pionniers » ou zones exposées aux incursions des Kabyles. Les seconds sont internés au bagne de Lambessa ou à la Casbah de Bône et mêlés à des repris de justice. L'évasion était impossible car la chasse aux fuyards était une source de revenus pour les tribus.

Après un voyage avec 15 autres femmes sur le Magellan, du Havre à Oran, elle fut transportée à Alger sur la frégate *Euphrate* et acheminée sur la colline d'El Biar, au Bon Pasteur, fondé par une baronne bavaroise pour l'amendement des filles publiques. Ces déportées avaient été arrêtées souvent au hasard (femme de médecin ou de cordonnier, commerçante). Héléna Gaussin se faisait passer pour une actrice de la Comédie française mais elle n'avait eu qu'un petit contrat temporaire. On imagina de la faire sortir pour qu'elle put jouer sur la scène du Théâtre d'Alger. Elle s'était aussi illustrée pour un vol d'argenterie dans un hôtel de Paris. Sitôt libérée, elle s'embarqua pour l'Amérique mais mourut pendant le voyage.

Une autre femme, la Nîmoise Fernanda joua un rôle curieux, une fois libérée, espionnant et colportant des rumeurs, plus tard, sur la légende du bagne. Deux autres affichèrent les bons sentiments requis par les autorités et furent mariées. Mais en revanche, ce fut Pauline Roland qui s'efforcera de convertir les religieuses qui l'appellent « le professeur d'éloquence à Paris », à la doctrine du Père Enfantin! Les autorités l'accusent de « réunir l'attrait de la première Madame Roland et les furies de Théroigne de Méricourt » et l'expédient à Sétif avec une allocation d'un franc par jour. Débarquée à Bougie par le service côtier, elle atteint péniblement le Fort avec deux autres

déportés âgés « C'est une véritable passion. Imaginez la montée du Fort Saint-Grégoire pendant trente lieues, par une chaleur de plus de 40 degrés, avec un soleil dévorant, sans un arbre pour s'abriter, le tout à dos de mulet, sur un bât qui vous a écorchée dès la première heure. Impossible de marcher depuis la tombée du jour, à cause des Kabyles, et, pour reposer la nuit, la terre nue en plein air au milieu des postes ou des tribus arabes. Dès le second jour, j'avais les mains et le visage enflés de 8 à 10 lignes à cause du soleil et de grosses vessies pleines d'eau surmontaient le tout, comme si l'on y eut promené des charbons.. Maintenant la peau s'enlève comme après une brûlure, de nouvelles vessies s'élèvent, et grâce au mulet, j'ai été huit jours sans pouvoir tenir assise. »

A Sétif, elle travaille comme domestique à l'hôtel mais l'aubergiste exige qu'elle lui paye sa pension. Elle apprend que son fils aîné vient de remporter le premier prix de discours latin au Concours général. Mais il ne saurait recevoir le prix avec une mère déportée. Des journalistes et George Sand interviennent en sa faveur : Pauline Roland recevra sa grâce à condition qu'elle exprime son repentir. Elle refuse, de peur qu'après la remise du prix à Paris, on ne l'expédie à Cayenne, la pire des horreurs « bien qu'ici, cela est renouvelé de l'Inquisition ou du Conseil des Dix ». Exaspéré, le gouvernement l'envoie à Constantine sans pouvoir briser sa résistance.

Elle sera donc enfermée à Bône, dans la fameuse Casbah où 600 prisonniers sont entassés, souffrant du paludisme. Atteinte elle-même, elle soigne une autre détenue.

« Dieu ! Nous te demandons d'oublier les proscrits. ..
L'implacable soleil nous perce de ses traits;
Après le dur labeur, le sommeil impossible;
Cette chauve-souris qui sort des noirs marais,

La fièvre, bat nos fronts de son aile invisible ... » (Hymne des transportés ; Victor Hugo in *Les Châtiments*)

De guerre lasse, les autorités la renvoient en France, exposée au froid cuisant sur le pont du bateau, en vêtements de toile. De Marseille, on la fait repartir, exténuée, pour Lyon où l'attendent ses trois enfants mais elle meurt de fièvre, sans les reconnaître, le 15 décembre 1852.

Cette martyre du Saint-Simonisme dont les disciples se servirent et ne la soutinrent pas aux moments difficiles, fut paradoxalement déportée en Algérie dont ils avaient fait leur terrain d'expérience, et, où, ironie du sort, ils contribuèrent ainsi à la gloire de son persécuteur, Napoléon III !

Henri Fournel, ingénieur et géologue, mena des recherches sur les ressources hydrauliques autour d'Oran et prospecta les mines de fer autour de Biskra. Les frères Paulin et Jules Talabot construisirent les lignes de chemin de fer de 1863 à 1867 avec la compagnie PLM. Le général Léon de Lamoricière se rallia à la « famille » à la lecture du Père Enfantin. Thomas Urbain, mulâtre, né à Cayenne, fit partie de l'État-major de Bugeaud et devint interprète militaire; il inspira à l'empereur son rêve d'un royaume arabe. D'après les statuts élaborés par Prosper Enfantin, Josué-Auguste Rey imagina une grande banque d'Algérie qui se matérialisera en 1865 et Poirel construisit le môle d'Alger.

Recluse dans la Casbah de Bône, parcheminée, blanchie prématurément, pensait-elle au rêve de son Messie? Envoyé en mission en 1839, pour étudier l'ethnographie, l'histoire, les mœurs et les institutions, il comprit qu'en Algérie tout était fonction du facteur politique et jeta les bases d'une colonisation idéale. « L'on apportera en dot sa technique, sa formation scientifique. L'Orient, lui, donnera le sens social, la noblesse de caractère et l'esprit religieux. » (*Œuvres* vol 12).

« Quel spectacle touchant présentera l'humanité jusqu'aux abords de la Méditerranée où la civilisation s'est développée par le choc de tant de flottes et la lutte de cités rivales reflétées par les ondes, l'Europe, l'Afrique et l'Asie comme aux bords d'une coupe immense, magnifique où elle n'ont communiqué qu'en la rougissant de sang, désormais se tendront les bras, communiant pacifiquement entre elles et offriront dans cet accord sublime, le symbole de l'association universelle que nous verrons fondée ». (in *Le Globe* 1832).

Bibliographie :

Sylvie Aprile - *Le Siècle des exilés; Bannis et proscrits de 1789 à la Commune* CNRS 2010

Marcel Emerit - *Pauline Roland et les déportées d'Afrique* Alger 1945 ;
Les Saint-Simoniens en Algérie Alger 1941

Prosper Enfantin *La colonisation en Algérie* Paris Bertrand 1843

Charles Ferrand *Les Interprètes de l'armée d'Afrique* Alger 1876

Victor Hugo *Les Châtiments* Bruxelles 1853; Flammarion 1998

Marie-Octave Monod *Daniel Stern, comtesse d'Agoult* Plon 1937

Charles Rebeyrolles (1812-1861) *Les Bagnes d'Afrique* 1853 Londres

Emile Temime *Le Rêve méditerranéen; Des Saint-Simoniens aux intellectuels des années 30 (1832-1962)* Actes Sud 2000

Horace de Viel-Castel (comte) *Mémoires sur le règne de Napoléon III* (1851-1864) Paris 1979



Bône en 1830



Tanger comme en écho

Guy Dugas

Tanger est une ville étonnante et qui occupe une place particulière dans le Maroc. Outre sa position géographique originale, elle a toujours attiré les écrivains et les artistes et nous essaierons de parler de tous ces personnages qui se sont épris de cette ville et qui en ont laissé des textes intéressants. La diversité des villes et des paysages est une chose fort intéressante à évoquer et s'insère dans nos pages de mémoire.

Jeanine de la Hogue

Une légère brume, pareille à un voile, couvre le Cap Spartel. L'obscurité des nuits africaines, enveloppe brutalement le Détroit, où s'engage lentement *Le Marrakech* sur lequel nous allons embarquer. Emergent seulement les lumières, d'abord confondues, d'Algésiras et Gibraltar, droit devant et, à bâbord, celles, plus lointaines, de Tarifa...

Premier juillet 1987: je rentre du Maroc, sans doute définitivement, encore incapable d'analyser toutes les conséquences de ce départ sur notre vie à venir, de mesurer exactement les liens qui nous attachent à cette côte. Histoire d'éveiller les fantômes prestigieux que je savais endormis au pied de la Montagne, j'avais tenu à quitter le pays par Tanger, encore inconnue de moi, enfant terrible des cités maghrébines.

La position géographique de Tanger, à la pointe extrême de l'Afrique, est comme un doigt pointé vers l'Europe très voisine,

qu'elle paraît toucher. A l'autre extrémité du Maghreb, le Cap Bon fait de même en direction de l'Italie; du moins aucune ville de cette importance ne s'y compromet-elle comme le fait, ici, Tanger

A quelques doigts de l'Europe

Ouverte

Donnée

Avec à peine quelque teinte exotique.

Cité infidèle, ville offerte, l'œil concupiscent, Tanger est également réputée, comme bien des ports, il est vrai, ville de la prostitution.

Parti à la recherche des souvenirs qui y sont dispersés, Daniel Rondeau fait, comme beaucoup d'entre nous, la rencontre d'un de ces jeunes vagabonds, mi-clochard, mi-entremetteur, qui lui propose, dans le savoureux sabir nord-africain :

« Mais qu'est-ce que ti cherches, demande, y a pas de problème, des garçons, des filles, y a pas de problème ! »

Aujourd'hui, le vent violent qui balaie la côte sud depuis Larache roule de gros nuages menaçants. En bordure de la route, les, vagues de l'Océan viennent s'écraser sur des plages grises désertées ; c'est sous un ciel bas que nous pénétrons dans la ville. Et deux choses nous frappent tout aussitôt: la multitude des antennes qui hérissent les toits, phénomène à nos yeux tout à nos yeux tout à fait irrationnel et inesthétique et la multiplicité des travaux de voirie, de ravalement, de peinture, entrepris en ce début d'été. Un pompiste ne tarde pas à nous en donner la raison : le roi du Maroc, qui n'y avait pas mis les pieds depuis des décennies, s'apprête à se rendre à Tanger en voyage officiel.

Echo plus lointain...

1930-1950: apogée de la ville cosmopolite, comble de la richesse, du faste international. Tanger attire les plus grands écrivains occidentaux, et voilà que les siens en de surprenantes noces à vie, ne feront rien d'autre que de chanter cette ville ad aeternam: Paul Bowles, compositeur américain dont Tanger fera un écrivain; Emmanuel Hocquard dont toute l'œuvre se souvient, sans vouloir l'avouer, d'une enfance tangéroise; et encore Mohammed Choukri, Mrabet, etc. Entre les exotes qui nous ont révélé cette cité et ceux-là, qui s'y sont fixés ou y sont nés, Tanger paraît tisser d'étranges accointances, pour le moins inattendues : Hocquard se surprend à citer longuement Pierre Loti, Choukri entend désormais vouer son œuvre à la mémoire de Jean Genet, qui repose à Larache. Quant à Eugène Delacroix, il reste de toutes les citations, il fait partie des meubles.

C'est précisément pour y écrire un Delacroix à Tanger que le jeune héros d'un roman de René Janon : *La nuit de Tanger*, entreprend un séjour dans cette ville. Mais c'est pour continuer à la chanter qu'il s'y installera définitivement, renonçant pour cela aux deux jeunes filles dont il est amoureux.

Les années 1950-1955 constitueront le point d'orgue de cette évolution, le « sommet de la courbe » comme disent certains Tangérois. Puis vint *La Chute de Tanger*, épisode évoqué sous l'artifice de la fiction par Thierry de Beaucé. La cité n'inspire plus désormais que volonté d'occultation, ou au contraire obsession nostalgique, de ces folles années.

Devant *Le Marrakech*, déjà plus proches que les lumières de Tanger, le phare de La Linéa et la masse impressionnante du roc de Gibraltar. Accoude au bastingage, la tête pleine de tant d'échos encore inexprimés, je me dis que, décidément, Tanger est bien davantage que ce point géographique s'enfonçant dans les brumes : une part d'Occident en pays musulman, et tout à la fois une avancée de l'Afrique en terre d'Europe.

Impossible qu'il n'ait laissé indifférent, impossible qu'elle ne s'y soit compromise. Mais a-t-elle vraiment autant péché qu'on ne le dit ?

Rien que pour cela, il doit lui être beaucoup pardonné. Les vieux Tangérois ne prêtent-ils d'ailleurs pas à l'un des prédécesseurs d'Hassan II cette parabole significative :

A la fin du monde, les gens de Tanger comparurent devant le Tribunal de Dieu, et le Juge Suprême les interrogea rudement:

- A coup sûr, vous êtes les derniers et les pires débauchés de tous les hommes. Comment cela se fait-il?

- Oui, nous avons péché ! Nous avons péché ! Mais songez que notre gouvernement était international et que nous étions gouvernés à la fois par tous les représentants de pays d'intérêts rivaux... Quand on pense à tous les maux encourus à être gouverné par un seul d'entre eux!

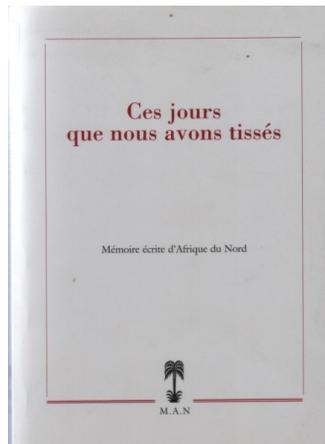
Et Dieu leur concéda:

- Pour cela, assurément, vous avez suffisamment été punis en bas. Entrez donc au Paradis.

Guy Dugas est né à Uzès (Gard) le 21 août 1950. Professeur des universités, spécialiste des littératures méditerranéennes francophones. Responsable du Fonds Roblès-Patrimoine méditerranéen (IMEC, Paris et BU Lettres, Montpellier III). A enseigné pendant près de vingt ans dans le monde arabe. Parmi ses publications : *Albert Memmi, du malheur d'être juif au bonheur sépharade* (éd. du Nadir, 2001), *Algérie, Les romans de la guerre* (Omnibus 2002), *Récits et nouvelles de Pierre Loti* (Omnibus 2000). Egalement auteur de plusieurs études sur des écrivaines maghrébines ou judéo-maghrébino, Fatima Amrouche, Elissa Rhais...) et codirecteur avec Marta Segarra d'un ouvrage collectif : *Femmes et guerre en*

Méditerranée (Publ. Des universités de Barcelone et Montpellier, 1999).

Le texte que nous publions ici est tiré de l'ouvrage collectif *Ces jours que nous avons tissés*, édité par Mémoire d'Afrique du Nord :





La famille Hernandez

Geneviève Bailac

La famille commence son destin le 17 septembre 1957, à Paris, dans un petit théâtre du quartier Saint-Lazare, le théâtre Charles de Rochefort ; cette pièce s'appelle la Famille Hernandez. Son auteur Geneviève Bailac et ses acteurs sont inconnus du public parisien qui, pourtant, dès le premier soir, lui réserve un accueil chaleureux. C'est Geneviève Bailac elle-même qui parle de sa pièce et nous explique la raison, croit-elle de son succès.

Jeanine de la Hogue

Née à Alger en 1922, Geneviève Bailac a animé les émissions de Radio Alger-Jeunesse et créé en 1947 le Centre régional d'Art dramatique et en 1952 un théâtre algérien multilingue. Par la suite, elle a écrit *Le Sac d'Embrouilles*, d'après les *Fourberies de Scapin*, de Molière, créé à Alger en 1959 et qui s'est joué à Paris au Théâtre de la Gaité Lyrique en avril 1960, puis au Théâtre Antoine en Juin 1960. Ensuite ce fut *Le Retour de la Famille Hernandez* au Théâtre Grammont à Paris en 1963 et qui fut joué 600 fois. Enfin Geneviève Bailac a aussi écrit un livre de réflexion *Les Absinthes sauvages*. *La Famille Hernandez* a été publiée chez Robert Laffont en 1978, ainsi que *le Sac d'Embrouilles* chez le même éditeur. On peut encore citer parmi ses œuvres *La Maison des Sœurs Gomez* chez Julliard en 1958, *La Kahéna*, ORTF 1962, *El Publo*, ORTF 1963.

La famille Hernandez

On m'a souvent demandé à quoi j'attribuais le succès de la Famille Hernandez. Certains, plus ou moins bien intentionnés, ont déjà répondu pour moi en l'attribuant à la chance pure. C'est vrai en partie, car une réussite, quelle qu'elle soit, comporte toujours un facteur chance, mais, en réalité, je crois que le succès de la Famille Hernandez est tout entier dans cette formule : prenez bien conscience que le théâtre est un miroir, tendez ce miroir à un milieu riche de tempérament, de particularismes et de pittoresque, respectez essentiellement le naturel de l'acteur que vous aurez choisi de préférence hors de ce qu'on appelle le " métier ", créez autour de lui une ambiance de liberté absolue mais de respect profond du Théâtre, dans laquelle il évoluera sans complexe, donnez-lui à ressentir des situations simples, quotidiennes, "vraies" et... laissez aller les choses. Vous obtiendrez une ambiance, une chaleur, un naturel, une vie qu'aucune œuvre écrite, pensée, fixée par le moyen artificiel de la mémoire, interprétée par des acteurs rompus aux lois du métier mais oublieux de leur propre nature, donc de leur naturel, ne pourra vous donner.

Certes, on pourrait croire à une doctrine, mais je ne suis en rien doctrinaire. Le hasard m'a fait simplement un jour essayer une formule de théâtre qui a réussi. Ce que je voulais surtout, c'était « dégager » d'Algérie un style dramatique propre à cette terre de cohabitation, où tant de communautés diverses - Français, Espagnols, Italiens, Juifs, Arabes - frottaient sous nos yeux leurs tempéraments respectifs, leurs particularismes, leurs coutumes et leurs mœurs, et cela depuis cent trente ans. Un « homme nouveau » naissait ainsi en dépit des politiques, des différences fondamentales, des heurts de nature, un homme que l'on pouvait rencontrer dans la rue avec son

langage pittoresque, émaillé d'expressions empruntées à toutes les langues parlées en Algérie, avec son exubérance, sa truculence, son verbe haut et son humour méditerranéen. Il me semblait que cet homme devait trouver au théâtre le moyen d'expression le plus adapté à sa nature, et je cherchais donc à le faire vivre sur une scène. J'ai tâtonné huit ans. C'est alors que m'est venue une idée.

Je rassemblai des amateurs dont le tempérament était évident, qu'ils fussent européens ou musulmans, et je leur annonçai que nous allions ensemble jouer à « jouer la comédie »...

Quinze jours après, la Famille Hernandez était née. Si elle fut, dans sa forme, de génération spontanée, elle fut, dans son essence, le résultat de huit ans de recherches dans une voie bien définie.

« Nous avons joué entre nous comme le font les enfants lorsqu'ils se distribuent des personnages et s'inventent des jeux : l'épicière, le docteur, l'infirmière, l'agent de police, etc. Je donnais à chacun une définition en fonction de son propre tempérament, et je le priais de réagir à sa manière au sein d'une situation elle-même bien définie. Je les aidais tous, ils s'aidaient les uns les autres, chacun désireux de faire éclater de rire toute la troupe. Portés par la mise en scène dans laquelle je m'efforçais de les inscrire sans les enfermer, ils se mettaient à animer spontanément leur personnage, avec amour, avec passion, tout simplement parce qu'ils le sentaient vivre au fond d'eux-mêmes, sans avoir à le transposer intellectuellement par le truchement d'un texte imposé. Nous avons, sans difficulté aucune, trouvé la formule la plus efficace de ce qu'on appelle une réalisation collective.

Bien sûr, nous ne nous attendions pas au succès qui fut nôtre. Nous avons quitté Alger pour quinze jours seulement -

les deux semaines de congés payés de mes camarades qui, tous, exerçaient un métier en Algérie : instituteur, plombier, linotypiste, caissière, dactylo, professeur, menuisier, électricien, etc. Et nous n'avons plus quitté Paris, le succès nous tenant prisonniers!

« Il y avait d'ailleurs là un gros danger pour ma troupe : ma hantise était de lui voir perdre sa fraîcheur. La mécanisation, l'habitude, la sclérose, la « grosse tête » sont les pires ennemis du Théâtre. Ce qui est vrai partout l'est particulièrement pour la Famille Hernandez. Mes soins constants consistaient à l'en préserver. Il me fallait surveiller attentivement « l'ambiance ». Dès qu'un acteur tombait dans l'un de ces écueils, il me fallait l'exclure de la troupe.

« Celle-ci a parcouru l'Europe, joué à Londres, Berlin, Genève, Bruxelles..., devant les auditoires les plus divers, et toujours avec le même succès. Nous étions les " hommes de bonne volonté ", les représentants de deux communautés que les options politiques faisaient s'affronter et s'entre-déchirer en Algérie, et qui s'aimaient et s'entraidaient fraternellement chaque soir sur une scène parce que le Théâtre est un lieu d'amour et non de haine. Et c'est ainsi que, parallèlement à notre aventure théâtrale, nous avons vécu une autre aventure, celle du symbole d'un peuple souffrant.

Nous avons reflété une population au moment même où de graves événements politiques et historiques la secouaient. Il n'est pas douteux que la préoccupation politique collective de cette population a percé dans notre premier spectacle et perce plus encore dans *le Retour de la Famille Hernandez*. Mais nous ne faisons là qu'acte de témoignage. Nous n'avons jamais voulu "agir" dans un sens politique, faire du théâtre "engagé", nous avons voulu simplement faire vivre des hommes d'une certaine région, à une certaine époque, et en proie à une

certaine préoccupation. Nous avons voulu les montrer dans toute leur vérité humaine. Nous n'avions pas à justifier ou à condamner, nous avons à constater et à refléter. Et la conséquence de ce témoignage n'a pas tardé à se faire sentir... Toute la presse écrite et parlée, non seulement de France mais du monde entier, s'est mise à baptiser les petites gens d'Algérie en proie au vent de l'histoire : la Famille Hernandez. Le Journal officiel lui-même a plusieurs fois reproduit des envolées oratoires au Parlement qui faisaient résonner dans l'hémicycle, à propos des plus graves aspects du drame, l'apostrophe " la Famille Hernandez ". La coïncidence de l'action politique de toute une population avec notre spectacle a fait de nous le symbole international de cette population! Nous n'avions plus qu'à accepter ce rôle dont j'ai senti très vite toute la gravité. Il nous fallait désormais, par la force des choses, rester solidaires coûte que coûte de toute une population qui s'était reconnue en nous. Et c'est à cette solidarité que nous nous sommes toujours efforcés de rester fidèles.

Après avoir monté en huit ans six spectacles, tourné un film, parcouru des milliers de kilomètres, enregistré une dizaine de disques, fait rire et pleurer Français et étrangers, ouvriers, bourgeois, intellectuels et artistes de la même manière et au même moment, *la Famille Hernandez* s'est retirée de la scène. Elle a fait connaître un style, révélé un tempérament, suscité des émules, sa tâche était accomplie.

Sa plus grande récompense est de constater parfois que l'expression " dans le style de la Famille Hernandez " appartient désormais au vocabulaire des gens de Théâtre. Elle a donc pu s'effacer de la scène sans craindre de disparaître des mémoires.





L'Afrique et les chrétiens

Stéphane Gsell

Professeur à l'École des Lettres d'Alger, correspondant de l'Institut, Stéphane Gsell nous a laissé de nombreux et fort érudits documents d'histoire et d'archéologie. Le texte que nous donnons ici est tiré de *L'Afrique dans l'Antiquité* et a paru à Alger aux Editions Adolphe Jourdan en 1903. Ce n'est qu'un survol d'une période de l'histoire de l'Afrique mais qui est fort intéressante et sur laquelle nous nous promettons de revenir dans un prochain numéro de notre revue.

Jeanine de la Hogue

Si l'Afrique romaine tint une grande place en Occident, ce fut surtout par la part qu'elle prit au développement du christianisme. Les progrès rapides qu'y fit l'Évangile furent peut-être favorisés par l'influence profonde que Carthage avait exercée sur une partie de la population. Des esprits, imbus d'idées sémitiques, étaient, sans doute plus aptes à accueillir une religion née en pays sémite, à comprendre les pensées exprimées dans les livres saints, surtout dans l'Ancien Testament. La croyance en un seul Dieu s'était répandue chez les lettrés par l'action des philosophes, chez le peuple par celle des religions locales qui, tout en adorant un grand nombre de divinités, les regardaient presque comme des manifestations d'un principe unique : pour bien des hommes Baal Hammon-Saturne était le Dieu suprême, auquel ils subordonnaient tous les autres. Ce monothéisme, plus ou moins conscient, prépara le terrain à la foi chrétienne.

Dès le début du troisième siècle, la prédication évangélique avait pénétré chez les Gétules et chez les Maures. On mentionne des évêques de Numidie dans des conciles tenus à Carthage vers 220, en 254 et en 256; il en vint aussi quelques-uns de Maurétanie à cette dernière date. Un synode de quatre-vingt-dix évêques se réunit en 250 à Lambèse, pour juger un hérétique. Sous Valérien, de nombreux clercs numides furent condamnés au travail des mines et d'autres mis à mort. La persécution de Dioclétien sévit cruellement dans la région de Cirta ; elle fit aussi des victimes en Maurétanie.

A partir de Constantin, la religion chrétienne, désormais soutenue par le pouvoir impérial, se répandit à travers toute l'Algérie. Des évêchés y furent fondés par centaines, non seulement dans les villes, mais aussi sur les grandes propriétés. Partout on y rencontre des ruines de basiliques et de chapelles, dont la disposition intérieure et les chapiteaux annoncent quelquefois l'architecture et la sculpture romanes, et dont l'ornementation à relief plat, imitée de la technique du bois, est fort curieuse.

L'Église d'Afrique compta de nombreux écrivains, qui, à la différence des rhéteurs païens, se proposèrent d'instruire et de convaincre. Ce furent des Africains, apologistes fameux ou traducteurs inconnus de l'Écriture sainte, qui imposèrent le latin comme langue officielle aux chrétiens d'Occident.

De jeunes ambitieux qui voulaient se faire un nom dans les lettres traversaient la mer et allaient chercher fortune à Rome. Apulée s'y rendit, mais il n'y réussit pas et ce fut en son pays qu'il devint prophète; on sait que saint Augustin, avant sa conversion, enseigna l'éloquence dans la capitale du monde, puis à Milan. Sous les Antonins, Fronton de Cirta fut le plus fameux des rhéteurs latins. Une inscription l'appelle « orateur, consul et maître de deux empereurs » ; l'un de ces empereurs se nommait Marc-Aurèle.

Chez les chrétiens on peut citer, entre autres, Minucius Felix, Tertullien né à Carthage en 150, Cyprien...

Le plus connu et, de nos jours encore, le plus lu des chrétiens d'Afrique, est, sans conteste, saint Augustin. Né à Thagaste en 354. Il fut évêque d'Hippone, après avoir été à Carthage, à Rome et Milan. Revenu évêque dans son pays natal, il constitua, d'une manière presque définitive, le dogme catholique.

Esprit romain, il donna des contours nets, des formules rigoureuses aux conceptions vagues et poétiques des orientaux : il contribua même ainsi, sans le prévoir, à la séparation définitive des mondes latin et grec. Ce théologien, qui respecta profondément l'autorité de l'Église et qui sut l'affermir, fut en même temps un grand mystique. « Il faut, écrivait-il, que notre âme, purifiée des sordides affections du siècle, délivrée de toute entrave, s'envole jusque dans le sein du Seigneur, sur les deux grandes ailes de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes ».

Il ne pensa pas à rougir de ses larmes, et, par son émotion, il remua les cœurs : « *Unde ardet, inde lucet* », a dit de lui Saint-Cyran. Il unit la raison classique à une foi brûlante comme le ciel africain : Il fut le plus illustre représentant d'un pays qui, par sa place dans la Méditerranée, appartient à la fois à l'Occident et à l'Orient.

Depuis le cinquième siècle, toutes les doctrines, toutes les formes du christianisme ont eu origine en saint Augustin. Il a été le maître de saint Anselme, de saint Thomas d'Aquin, de Luther, de Calvin et des janséniste, l'initiateur de saint Bernard, de sainte Thérèse et de Saint François de Sales. Il a appris aux moines à estimer le travail et l'étude. Il a donné aux grands papes du moyen-âge l'ambition de fonder l'État de Dieu sur la terre. Les inquisiteurs même ont pu se réclamer de lui.

Écrivain puissant, mais souvent subtil et affecté, il a créé la langue de la théologie et celle de la dévotion. Sa Cité de Dieu, vaste esquisse du développement de l'humanité, a été paraphrasée par Dante et servi de modèle à Bossuet; Jean-Jacques-Rousseau s'est inspiré de ses Confessions, histoire sincère et vivante d'une âme, qui sut observer et analyser, avec une précision étonnante, ses sentiments et ses passions contradictoires, ses rêveries, ses élans d'amour; ses ardeurs de vérité, ses découragements, ses erreurs et ses repentirs.

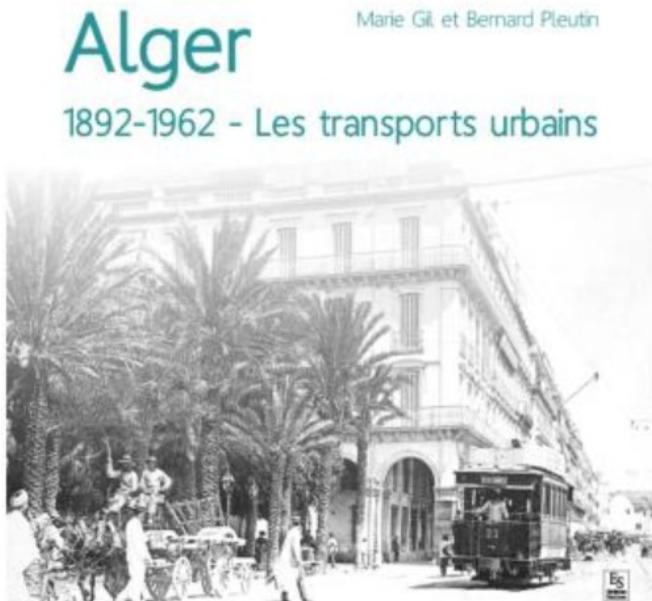
Quand saint Augustin mourut, en 430, les Vandales faisaient le siège de sa ville épiscopale. Vingt-cinq ans plus tard, la domination romaine avait entièrement disparu de l'Afrique du Nord.



Repères bibliographiques

Alger 1802-1962 - Les Transports urbains

Marie Gil et Bernard Pleutin. Editions Sutton (21,85 euros)



Dans l'avant-propos, les auteurs expliquent que c'est à la demande de leurs amis qu'ils ont entrepris des recherches sur le thème des transports. « Nous avons constaté à plusieurs reprises, que la simple évocation des tramways, trolleybus et autobus faisait naître chez les amoureux des transports, d'une manière voilée, de doux souvenirs de jeunesse quelquefois

teintés de mélancolie et de nostalgie. » Mais la lecture de cet ouvrage ne se borne pas aux souvenirs de jeunesse encore qu'ils soient bien réels. Il s'agit de documentation précise. Le relief des régions concernées a commandé de privilégier pour Alger deux itinéraires, l'un parallèle à la côte qui a vu les CFRA (chemins de fer sur route d'Alger), des boulevards côtiers prolongés au Nord par l'avenue Malakoff et au Sud par la rue Sadi Carnot. L'autre itinéraire emprunté par la TA (société des trams d'Alger), parcourait les rues Bab el Oued, Bab Azoun , Isly et Michelet. « Alger et sa banlieue ont longtemps été desservies par les corricolos, omnibus à chevaux peu confortables, mal suspendus mais très stables, à larges coffres montés sur des roues grêles. Dès 1841 les petites voitures dites de Bab Azoun nécessitent une cavalerie de 300 chevaux. La course coûtait 5 sous où qu'on allât dans la ville, 10 sous pour une course extra muros. En 1852, Fromentin notait qu'il y avait 80 omnibus de ce genre faisant le trafic avec la banlieue de l'Est ». Mais on s'aperçut que la traction hippomobile sur route devenait trop lente car les faubourgs ne cessaient de s'agrandir et on dut envisager de créer des lignes de tramways à traction animale. Puis on en vint à envisager la locomotive à vapeur. Et ce n'est qu'en 1930 qu'apparurent les trolleybus. Pour les chemins de fer d'intérêt local, puis s'étendant à l'ensemble du pays, la progression fut relativement rapide. Un chapitre important est consacré aux trolleybus qui, peu à peu et, en particulier, à Alger ont remplacé toutes les formes de traction. Un autre chapitre est celui des transports par bateaux, chaloupes, balancelles, qui commencèrent à animer les ports. Alger devint une escale renommée. Les auteurs n'ont pas manqué de citer le trafic intérieur du port d'Alger et du «légendaire passeur» de la piscine du RUA (Racing Universitaire Algérois) qui faisait traverser aux sportifs une passe de 70 mètres de large sur 10 mètres de profondeur.

Un important chapitre traite des constructeurs de matériel routier pour l'Algérie avec Berliet, Vetra, Chausson, Somna et SFT Jacquemond en particulier. Sont étudiés ensuite les chemins de fer sur route d'Algérie, entre autres exemples, la ligne El Affroun, Marengo, Cherchell qui constituait à partir d'El Affroun un embranchement de la ligne PLM, Alger, Blida, Oran. L'électrification des lignes constituera un énorme progrès et des ateliers et des dépôts se créent pour le nouveau matériel. Des ascenseurs et des téléphériques permettront de relier des quartiers que le relief semblait isoler. Les TA aussi sont étudiés avec une progression sensible. Au cours des pages sont évoqués des souvenirs et des anecdotes. Et surtout une iconographie abondante et de choix permet de découvrir ou de se souvenir de ces machines qui faisaient partie intégrante de la vie en Algérie. CFRA, TA, RSTA, RDTA, autant d'initiales dont les auteurs font découvrir la vie et le fonctionnement. Un dernier chapitre évoque les transports urbains à la fin des années 1950 et le projet de métro d'Alger destiné à améliorer la circulation, avec son projet de métro aérien avec des dessins originaux des systèmes. En fin de cet ouvrage très intéressant, un petit lexique des transports en commun et une très bonne bibliographie. En résumé cet ouvrage est le fruit d'un grand travail de recherches, dans les archives et constituera une très belle rétrospective qui ne manquera pas d'intéresser ceux qui ont connu ces réalisations et ceux qui découvriront les travaux importants accomplis.

L'Algérie pour mémoire

Fernande Stora; Préface et photographies de Jean-Pierre Stora

Regain de lecture-Corsaire Editions 1 Rue Royale, 45000 Orléans 19,80 euros

FERNANDE STORA

L'Algérie pour mémoire



Préface et photographies de Jean-Pierre STORA

*Regain
de lecture*

Fernande Stora est la mère de Jean-Pierre Stora, avocat et compositeur, qui a préfacé l'ouvrage et fourni les photographies. Elle est née à Alger et c'est là qu'elle se rend en 1962

pour tenter de récupérer son appartement , celui de sa mère, et une boutique frappés par un décret qui stipule que les appartements, les entreprises industrielles et commerçantes restées fermées pendant plus d'un mois pourront être réquisitionnées. L'auteur raconte son arrivée, la chance de retrouver un chauffeur de ceux qu'elle et sa mère connaissaient. Ensuite elles vont s'installer chez le frère dont l'appartement est encore libre, en passant par la boutique *A la Petite Jeannette* à Bab el Oued. Le retour est à la fois une joie de revoir Alger et une souffrance à se sentir étranger. Elle raconte sa vie en 1962 dans cette ville qu'elle réapprend à connaître, les difficultés qu'elle a à récupérer son appartement pour le vendre ainsi que celui de sa mère et la boutique de son mari. Elle retrouve certains de ses amis et évoque avec nostalgie les jours passés. Les démarches entreprises l'obligent à rester plus longtemps qu'elle ne voudrait et c'est après 9 mois qu'elles peuvent seulement toutes deux repartir. Son récit quotidien nous décrit fidèlement les mille incidents de toutes ces journées fatigantes et douloureuses. En guise de post-face Jean-Pierre Stora égrène quelques souvenirs personnels. Une iconographie, très fournie et très bien choisie permet de bien situer et d'accompagner le récit.